FRANCE FOOTBALL

À L'ORIGINE DU BALLON D'OR®

N° 3 938

JANVIER 2024

BALLON D'OR

Beckenbauer, l'empreinte d'un géant

ENTRETIEN

"LE LEADERSHIP ON L'A OU ON NE L'A PAS"

Virgil van Dijk

+

ENQUÊTE
La fronde des agents sur le fond et sur la (ré)forme

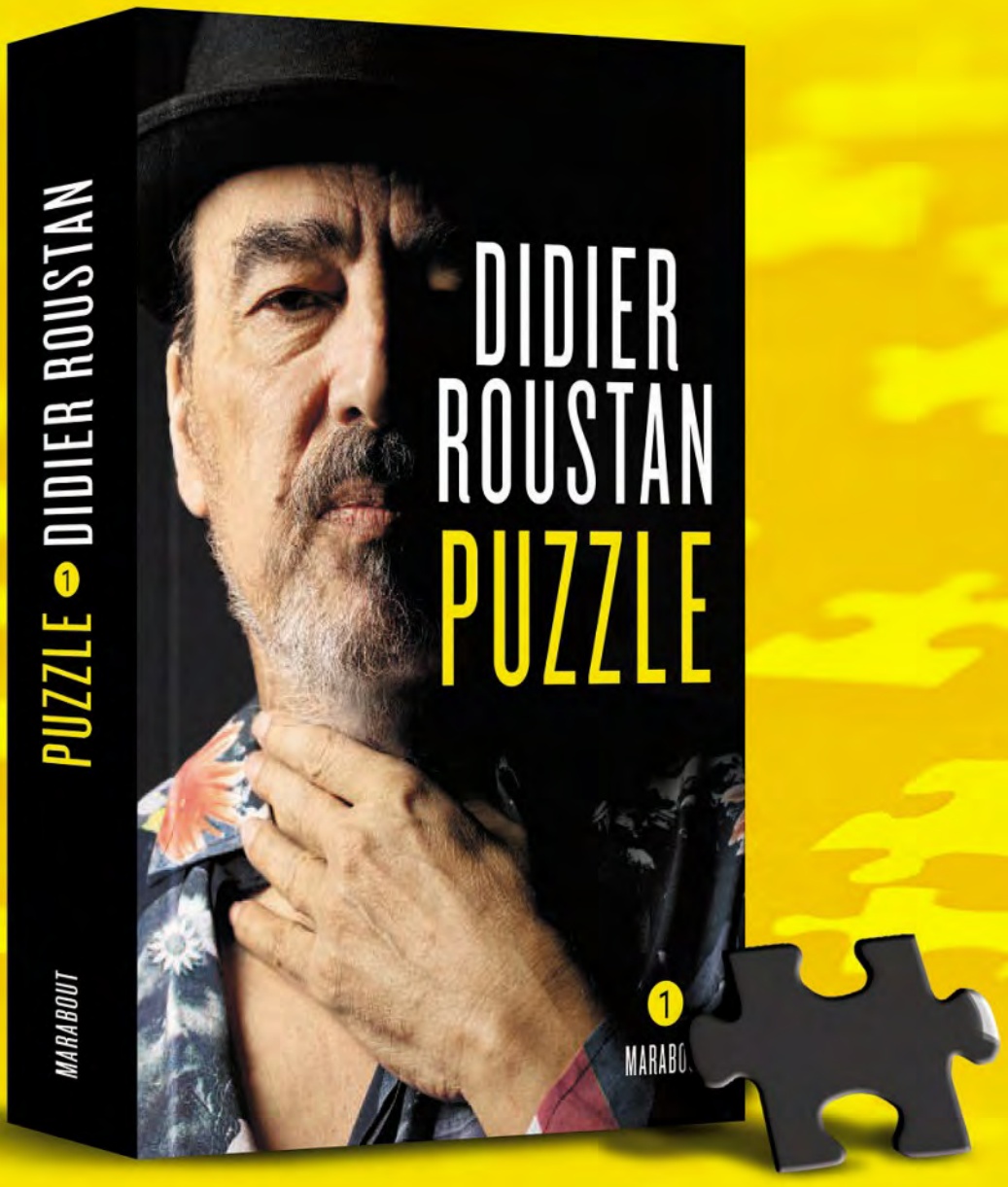
AU TABLEAU !
Haise, tombeur de Gunners

PORTRAIT
Tevez, le calumet de l'Apache

VILLE DE FOOT
Abidjan, centre de l'Afrique avant la CAN

Supplément de L'ÉQUIPE n° 25353 – 13 janvier 2024 – Ne peut être vendu séparément. Théo Saffroy/L'Équipe

DU HAUT DE CE REGARD, UN DEMI-SIÈCLE DE FOOT ET DE TV VOUS CONTEMPLE



LES PIÈCES LES PLUS MARQUANTES
DE SA CARRIÈRE

En librairie

MARABOUT

FRANCE FOOTBALL

LE SUPPLÉMENT MENSUEL
DE *L'ÉQUIPE*

DIRECTION, ADMINISTRATION,
RÉDACTION, VENTES, PUBLICITÉ
40-42, quai du Point-du-Jour
CS 90302
92100 Boulogne-Billancourt Cedex
T. 01 40 93 20 20
F. 01 40 93 24 92
CCP Paris 9 427 90 C

L'ÉQUIPE
Société par actions simplifiée
Siège social :
40-42, quai du Point-du-Jour
CS 90302
92650 Boulogne-Billancourt Cedex

PRINCIPAL ASSOCIÉ
Les Éditions P. Amaury

PRÉSIDENTE ET DIRECTRICE DE LA PUBLICATION
Aurore Amaury

ÉDITEUR
Éric Matton

RÉDACTION
DIRECTEUR DE LA RÉDACTION
Lionel Dangoumau

RÉDACTEUR EN CHEF
Vincent Garcia

RÉDACTEUR EN CHEF ADJOINT
Emmanuel Bojan

RÉDACTION
Dave Appadoo
Olivier Bossard
Thomas Simon
Tom Bertin

RESPONSABLES D'ÉDITION
Laurent Crocis
Olivia Blondy

DIRECTION ARTISTIQUE
Yann Le Duc, Pierre Wendel,
Fabien van der Elst

RESPONSABLES ICONOGRAPHIE
Antony Ducourneau, Virginie Hadri

ADMINISTRATION, DIRECTEUR PRÉPRESSE
ET FABRICATION
Bruno Jeanjean

PHOTOCOMPOSITION, PHOTOGRAVURE
SAS L'Équipe

IMPRESSION
Newsprint, Rotocolor
Origine du papier : Allemagne
Certifié : PEFC, eutrophisation : Ptot
0.003 kg/T de papier

SERVICE ABONNEMENTS
T. 01 76 49 35 35

PUBLICITÉ
Amaury Media

PRÉSIDENTE
Aurore Amaury

DIRECTEUR GÉNÉRAL
Kevin Benharrats

DIRECTRICE GÉNÉRALE ADJOINTE
Christèle Campillo

EXÉCUTION-PLANNING
Nadia Lanak, Ghislaine Davoust

COMMISSION PARITAIRE
N°1227K82523
ISSN02453312

ACPM LE TRI FACILE PEFC 10-31-3364

Ballon d'Or et France Football sont des marques déposées. Toute reproduction est susceptible d'entraîner des poursuites. Tous les textes et photographies sont placés sous le copyright France Football et Presse Sports. Toute reproduction, même partielle, est formellement interdite.

INDÉPENDANCE

Vincent Garcia
Rédacteur en chef

On a l'habitude de prendre des coups dans le journalisme, sport de combat, mais il faut reconnaître que celui-là fait mal. Voir, par ricochet, les noms du Ballon d'Or et de *France Football* – en son temps à la pointe de l'affaire VA-OM ou du Qatargate pour l'attribution de la Coupe du monde 2022 – mêlés à l'enquête en cours sur les barbouzeries du PSG, via son ancien rédacteur en chef aujourd'hui au club, a été ressenti comme un choc. En attendant que justice passe sur cette affaire et malgré la présomption d'innocence, cette suspicion est un poison lent. Pour les journalistes d'aujourd'hui et d'hier de ce titre de référence. Pour celles et ceux qui se démènent tous les ans dans l'organisation du vote et de la cérémonie. Pour nos jurés internationaux également. Et pour Lionel Messi aussi, qui n'a rien demandé. À ceux qui pensent qu'on passe nos vacances ensemble à Miami, il faudra qu'on raconte l'accueil glacial réservé par le champion du monde, d'humeur maussade, quand *FF* s'est rendu chez lui avant la cérémonie de son huitième trophée en octobre dernier. L'Argentin a mis cinq minutes à venir nous saluer et c'est long quand on est dans la même pièce. Il faut se méfier du complotisme 2.0 quand il s'agit de raconter les relations forcément complexes d'une légende vivante de ce jeu avec les médias en général. Et avec *France Football* en particulier, alors qu'il y a plus de huit ans qu'un représentant de ce journal ne l'a pas mis en tête de son vote. Depuis 1956, l'institution est solide, pérenne, plus grande que n'importe quel rédacteur en chef, et elle se remettra de cette violente secousse. En attendant, rappelons que le mode de scrutin du Ballon d'Or, cent journalistes votants de cent pays aux quatre coins du monde, est le plus grand garant de son indépendance et un bouclier contre la mainmise d'une seule personne sur ce trophée. Avec une condition non négociable, que le récent accord de partenariat avec l'UEFA pour l'organisation de la cérémonie ne remet pas en cause : celle de rester imperméable aux lobbies, malgré la nécessité évidente, des deux côtés, d'entretenir des relations privilégiées avec les stars de ce jeu et les grands clubs européens. Au nom d'une longue histoire commune qui a traversé les époques. Et dont *France Football* est fier.

France Football, tous les deuxièmes samedis de chaque mois avec L'Équipe :
Chez votre marchand de journaux
Par abonnement, rendez-vous sur *www.lequipe.fr/go/francefootball*

Sommaire

ZONE MIXTE

6 Instantané
Mario Zagallo, ultime hommage

8 Mon héros
Ildefons Lima, Andorre le vieux

À L'AFFICHE

10 Entretien
Virgil van Dijk : "Je suis revenu où je voulais être"

22 Reportage
Génération Foot, Dakar en Moselle

28 Enquête
Agents-FIFA, la réforme de la discorde

34 Portrait
Carlos Tevez : un vrai chef, l'Apache

38 Portfolio
Super-Kop-Ter, les feux de l'amour et du hasard

44 Au tableau !
Franck Haise décrypte le succès de Lens sur Arsenal

TEMPS ADDITIONNEL

52 Ville de foot
Abidjan, passion à sec

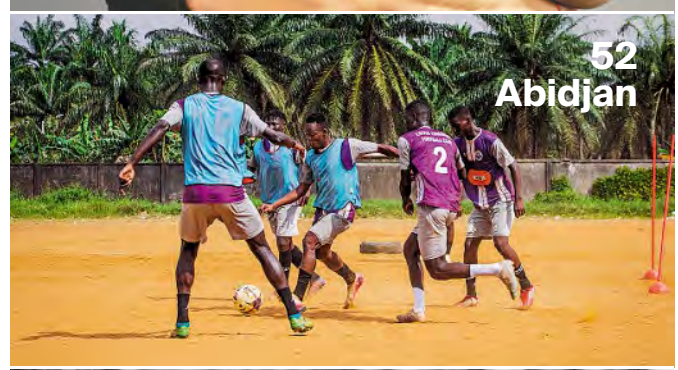
60 Tendances
La Ligue mise sur le prono

BALLON D'OR

62 Hommage
Beckenbauer, l'empreinte d'un géant

69 Paroles de juré
Mostafa Badri : "On m'a scalpé sur les réseaux sociaux"

70 Pas trop cliché
Ove Kindvall, la baignoire est sa maison



Théo Saffroy/L'Équipe - Laura Acquaviva - Sacha Baïti/L'Équipe - Laurent Gudin/L'Équipe - André Lecoq/L'Équipe

Livebox Fibre

Un prix qui n'est pas près de bouger

+

CANAL+

6 mois inclus
sur demande, puis 27,99 €/mois(1)
abonnement 12 mois

Offre Fibre réservée aux clients mobiles Orange.

Offre soumise à conditions, réservée aux particuliers clients forfait mobile Orange (+5 €/mois en cas de résiliation) pour toute nouvelle souscription internet Orange concomitante à une nouvelle souscription CANAL+, sous réserve d'éligibilité et valable en France métropolitaine du 28/11/2023 au 31/01/2024. Engagement de 12 mois. Frais de résiliation Livebox : 50 €. Détails sur orange.fr

(1) Offre soumise à conditions, valable en France métropolitaine jusqu'au 31/01/2024 pour tout nouvel abonnement CANAL+ (non abonné CANAL+ au cours du mois dernier) concomitant à toute nouvelle souscription internet Orange (hors Coup de pouce et Sosh) et sous réserve de finalisation de la souscription auprès de CANAL+ sous 7 jours à compter de la demande de souscription à CANAL+. Souscription à CANAL+ effective après activation de la Livebox Orange à votre domicile. Abonnement 12 mois (+ le mois en cours) auprès de Groupe CANAL+, dont les 6 premiers mois sont inclus, puis au tarif de 27,99 €/mois les 6 mois restants. À l'issue des 12 mois (+ le mois en cours), l'abonnement CANAL+ est renouvelé pour des durées successives de 12 mois au tarif en vigueur à la date de reconduction du contrat, sauf résiliation.

orange™

ZAGALLO-MAGE

Mario Zagallo, 92 ans, s'est éteint le 5 janvier. Au siège de la Confédération brésilienne, où auront lieu les funérailles, les supporters ont salué celui qui fut le premier champion du monde comme joueur (1958, 1962) et entraîneur (1970 ; 1994, adjoint de Carlos Alberto Parreira).

Photo Claudia Martini/Xinhua/Icon Sport

ANDORRE LE VIEUX

Ildefons Lima, capitaine de la sélection andorrane, détient le record mondial de la plus longue carrière internationale. Le jeune retraité a représenté son pays pendant vingt-six ans.

Par Olivier Bossard. Photos Pierre Mérimée/L'Équipe

Le public est debout, ne s'arrête plus d'applaudir et de scander son nom. Ildefons Lima profite de l'instant, enlace ses coéquipiers, envoie des baisers à la foule, avant de s'asseoir sur le banc pour la dernière fois. Septembre 2023. Le capitaine andorran vient de mettre un terme à vingt-six ans d'amour avec le maillot de la sélection d'Andorre. "Je n'étais pas triste, mais très ému. C'était la plus belle sensation que j'aie jamais ressentie sur un terrain. Je sais la chance que j'ai eue." Celle de s'arrêter à 43 ans et 276 jours avec le titre du joueur avec la plus longue carrière internationale. "C'est fou. Je suis très fier d'avoir pu représenter mon pays aussi longtemps. Même Gianni Infantino *(le président de la FIFA)* m'a envoyé un texto pour me féliciter. Peut-être qu'un jour, mon record sera battu, mais personne ne pourra m'enlever ce que j'ai vécu." Les souvenirs se comptent par centaines. Comme celui de son premier match en 1997, le 22 juin, face à l'Estonie, le deuxième de l'histoire du pays. Ildefons Lima avait 17 ans. "On était partis un peu à l'aveugle. Andorre n'avait pas de tradition de football." À l'époque, le micro-État de 468 kilomètres carrés ne possède qu'une équipe professionnelle (FC Andorra, en D2 espagnole) et lutte pour trouver 25 joueurs parmi les 32 000 habitants. "On a perdu 4-1 et j'ai marqué. Les supermarchés estoniens étaient vides, on faisait la queue devant les cabines téléphoniques pour appeler nos familles. C'était une sacrée aventure."

Ronaldo, Hongrie et 1300 maillots

Une parmi d'autres. Un an après sa naissance sportive, Andorre gagne le droit de jouer le Brésil au stade Bauer de Saint-Ouen. "Notre sélectionneur était brésilien et on avait eu la chance de rencontrer Ronaldo, Roberto Carlos, Rivaldo, avant le Mondial en France. On demandait à Roberto Carlos de ne pas tirer trop fort sur les coups francs. Un très grand souvenir. Et on n'avait perdu que 3-0." En 137 sélections, le défenseur compte 109 défaites et seulement 13 victoires. "Je pense que les gens connaissent la réalité de notre pays. Mais j'avais plus de pression quand je jouais Saint-Marin plutôt que l'Angleterre. Saint-Marin, c'était notre réalité à nous. C'étaient des matches qu'on n'avait presque pas le droit de perdre."
En quatre décennies, le défenseur passé par l'Espagne, le Mexique, la Suisse, l'Italie ou la Grèce pendant sa carrière en club, a découvert Wembley – "Le plus grand stade que j'ai vu" –, le Stade de France, la Johan Cruyff ArenA d'Amsterdam, affronté Zidane, Cristiano Ronaldo, Mbappé, Bechkam ou Robben. "Il ne me manque que Messi. C'est dommage. J'ai demandé à Gianni Infantino de m'inviter s'il organise un match des légendes avec lui. *(Rires.)* Mais le plus fort que j'ai affronté reste le Brésilien Ronaldo. Un grand moment." Un autre, le plus grand, remonte à juin 2017 avec un succès contre la Hongrie (1-0, près de treize ans après le dernier d'Andorre en match officiel). Un exploit. "Quand vous perdez aussi souvent, les sentiments sont incroyables. Je n'ai jamais autant pleuré après un match." Aujourd'hui, les larmes ne coulent plus. Ou presque. "J'aide ma famille dans différents business sur place, je profite d'avoir des week-ends. Je pensais que la Fédération me contacterait, mais personne n'a rien fait. C'est un peu triste, mais c'est comme ça. Je m'occupe." Il bichonne les maillots récupérés au fil du temps. "J'aime les regarder pour me replonger dans tous ces souvenirs. J'en ai 1300 !" Sûrement un autre record.

Bienvenue dans le musée personnel d'Ildefons Lima qui recèle quelques pièces d'exception comme les tuniques de Kylian Mbappé, de Lionel Messi mais aussi celle échangée après le difficile succès des Bleus en 1999 sur un penalty à l'ultime minute (1-0). Sans oublier son trophée attestant du record de longévité sur la scène internationale qui court sur quatre décennies. (ci-contre, à gauche)

VIRGIL VAN DIJK

"JE SUIS REVENU OÙ JE VOULAIS ÊTRE"

Capitaine et homme de base du Liverpool de Jürgen Klopp, leader de Premier League, le défenseur néerlandais, de retour à son meilleur niveau, a su se relever d'une grave blessure à un genou. Il se projette vers une année 2024 où il croisera encore les Bleus, cet été à l'Euro.

Par
Olivier Bossard, à Liverpool (Angleterre)

Photos
Théo Saffroy/L'Équipe

L'international néerlandais a retracé ses premières années de formation, quand il était notamment plongeur dans un restaurant.

Virgil van Dijk
32 ans. Né le 8 juillet 1991, à Bréda (Pays-Bas). 1,93 m ; 92 kg. Défenseur. International néerlandais (64 sélections, 7 buts).

Parcours
Groningue (2011-2013), Celtic Glasgow (ECO, 2013-août 2015), Southampton (ANG, septembre 2015-décembre 2017) et Liverpool (ANG, depuis janvier 2018).

Palmarès
Coupe du monde des clubs 2019 ; Supercoupe d'Europe 2019 ; Ligue des champions 2019 ; Championnat d'Angleterre 2020 ; Coupe d'Angleterre 2022 ; Coupe de la Ligue anglaise 2022 ; Community Shield 2022 ; Championnat d'Écosse 2014, 2015 et 2016 ; Coupe de la Ligue écossaise 2015.

"Vous faites toujours la vaisselle à la maison ?
(Il rit.) Ouais, de temps en temps. Ça fait partie de la vie. Après, j'ai un très bon lave-vaisselle, donc ça aide.

Sérieusement, comment on passe d'un poste à la plonge pour trois euros de l'heure dans un restaurant à 17 ans à celui de capitaine de Liverpool quinze ans plus tard ?
À cette époque-là, j'étais à l'académie de Willem II *(à Tilbourg, dans le sud des Pays-Bas)*, je n'avais pas de contrat. Je voulais commencer à gagner un peu d'argent pour sortir avec mes amis, m'amuser, profiter. J'étais donc obligé de travailler, ce n'est pas plus compliqué que ça. J'aurais pu aller dans un magasin, mais j'ai trouvé ce travail au restaurant *Oncle Jean*, tout près de là où j'étais, et ça m'allait très bien.

"J'ai l'impression d'être dans un train qui file à toute vitesse et ne s'arrête jamais"

Il paraît qu'à cette époque, on vous alignait sur un côté parce que vous n'alliez pas assez vite. Ça encore, comment est-ce possible alors que vous faites partie des défenseurs les plus rapides de la planète *(il a été chronométré à près de 35 km/h)* ?
Je n'étais pas le plus grand talent qui existait. Puis, un été, j'ai eu une grosse poussée de croissance. J'ai pris 18 centimètres d'un coup. À ce moment-là, j'ai eu des difficultés avec mon physique. J'avais des problèmes à un genou, à l'aine, c'était une période difficile, la plus dure de toute ma carrière d'ailleurs. D'un côté, je voyais plein de joueurs partir plus haut à l'académie et, de l'autre, j'avais mes amis d'enfance qui commençaient à sortir, faire la fête, passaient des bons moments, pendant que je devais rester concentré et dévoué au football pour avoir une chance de devenir professionnel. Bref, j'ai eu besoin de temps pour digérer tout ça. Ensuite, je suis devenu plus mature physiquement, plus mature mentalement. Je suis devenu un nouveau joueur. Sans tout cela, sans toutes ces histoires, je pense que je n'aurais jamais eu cette carrière. Cette période m'a construit en tant qu'homme, en tant que père de famille, en tant que footballeur. Aujourd'hui, je suis très fier d'avoir réussi à réaliser le rêve du petit garçon de 8 ans qui voulait devenir footballeur professionnel. Je suis capitaine de Liverpool et des Pays-Bas. C'est une magnifique histoire.

Est-ce qu'il vous arrive de vous retourner sur votre carrière pour vous rendre compte du chemin parcouru ?
Pas vraiment. En fait, on n'a pas beaucoup de temps pour ça. J'ai l'impression d'être dans un train qui file à toute vitesse et ne s'arrête jamais. Parfois, on essaie de le stopper, de le ralentir un peu, pour profiter, mais on ne peut pas le faire trop longtemps, parce que les matches s'enchaînent et qu'il faut constamment se plonger dans son quotidien de joueur, se concentrer sur le jeu, les entraînements, les prochains matches. Tout ça va très, très vite. J'aurai le temps de me poser tranquillement après ma carrière.

Il paraît que vous vous imposez une grande exigence au quotidien. À quoi ressemble votre routine ?
C'est beaucoup de travail chaque jour, même en dehors des entraînements. Je mets beaucoup de dévouement pour atteindre le meilleur niveau possible. Ça

Bernard Papon/L'Équipe

“Si j’avais mérité le Ballon d’Or *(en 2019)*, je l’aurais gagné. C'est comme ça que je le vois. Ça reste une énorme fierté”

commence sur le terrain avec l’équipe, les séances physiques, tactiques. En dehors, tout est question de récupération, de traitements, de nourriture, de sommeil. Cette réussite est aussi due à ma femme *(Rike Nooitgedagt)*, une personne extraordinaire qui m’aide, me pousse dans ce que je fais et gère tous les à-côtés pour que ma réussite soit maximale. Elle est à la base de beaucoup de choses.

Est-ce que votre accident de 2012 *(il a frôlé la mort après qu’on lui a diagnostiqué une appendicite, une péritonite et une infection du rein)* vous a fait changer votre façon d’aborder le foot ?
Oui, bien sûr. Cet épisode a définitivement changé ma façon de voir les choses, ma façon d’aborder le jeu, au niveau de la nutrition surtout. On parle ici de notre carburant. C’est une chose primordiale. Elle est indissociable de notre bien-être de sportif.

Pensez-vous encore à votre deuxième place au Ballon d'Or en 2019 *(à seulement sept points de Lionel Messi)* ?
(Il sourit.) Il arrive qu’on m’en reparle. Mais deuxième, c’était déjà très spécial. Il y a peu de joueurs qui peuvent dire qu’ils ont été aussi proches du trophée ou qu’ils ont marqué autant de points *(679)* au classement du Ballon d’Or. Quand j’étais plus jeune, jamais je n’aurais pensé pouvoir être aussi haut et obtenir cette reconnaissance. Jamais. Je l’ai vraiment beaucoup appréciée. Ça m’a donné beaucoup de confiance et ça m’a boosté pour recevoir une autre nomination. J’espère que je pourrai encore l’être.

Pensiez-vous mériter le trophée cette année-là *(avec Liverpool, il avait remporté la Ligue des champions, la Supercoupe d’Europe et la Coupe du monde des clubs et échoué en finale en Ligue des nations avec la sélection)* ?
Je me suis retrouvé entre deux des cinq meilleurs joueurs de tous les temps *(Messi, premier ; Cristiano Ronaldo, troisième)*. Être là en tant que défenseur, c’était déjà une énorme fierté. Si je l’avais mérité, je l’aurais gagné. C’est comme ça que je le vois. Tout arrive pour une raison. Et, franchement, perdre contre Messi, ce n’est pas la pire des choses. J’aurais évidemment adoré le gagner, mais obtenir cette reconnaissance de la part du reste du monde, ça reste une énorme fierté.

Avez-vous l’impression que les défenseurs manquent de reconnaissance ?
Jeune, vous avez envie de marquer, de voir des buts, de belles actions. Il faut être honnête. J’ai toujours joué derrière, mais mon idole s’appelait Ronaldinho. Quand tu grandis, tu apprécies le travail défensif et ce sentiment de sortir d’un match sans avoir pris un but. Un dicton dit que tu gagnes des matches avec ton attaque •••

Virgil van Dijk, placé entre Lionel Messi (à gauche), et le tandem Kylian Mbappé-Antoine Griezmann lors de la cérémonie du Ballon d’Or 2019, au cours de laquelle il sera classé deuxième derrière l’Argentin.

Virgil van Dijk a créé un lien fort avec Jürgen Klopp, qui a fait du Néerlandais son capitaine cette saison.

••• et des Championnats avec ta défense. C'est la vérité. Si tu ne prends pas de but, tu as de grandes chances de gagner. C'est très cliché, mais c'est aussi très vrai.

Quelles sont vos références à votre poste ?
Je regarde tout le monde, et je prends de beaucoup de joueurs. Encore aujourd'hui, j'apprends des choses en observant. Mais je viens des Pays-Bas et j'avoue que je regardais beaucoup Jaap Stam *(passé par le PSV, Manchester United, la Lazio ou le Milan)* quand j'étais petit. C'était un roc. Il donnait l'impression de mesurer trois mètres de haut et de défendre comme si sa vie en dépendait. Il éloignait tout le monde de sa surface. Je voulais être comme ça quand j'étais plus jeune.

Vous travaillez avec Jürgen Klopp, l'un des meilleurs entraîneurs du monde. Comment est-il ?
J'ai une excellente relation avec le coach, sur et en dehors des terrains. Je suis très proche de lui. Dès le premier jour et dès notre première conversation, j'ai ressenti une vraie connexion. Il est aussi l'une des raisons pour lesquelles j'ai voulu rejoindre Liverpool. Il a été phénoménal pour le club et pour moi. Je serai toujours reconnaissant de tout ce qu'il a fait pour ma carrière. Il a joué un rôle important dans mon succès, m'a même donné le brassard cette saison. Un jour, je me poserai avec lui pour évoquer tout ça et on se remémorera nos souvenirs en commun.

“Un jour, je me poserai avec Jürgen Klopp et on se remémorera nos souvenirs”

Il est rare pour un coach de durer autant à la tête d'un club aussi prestigieux. Quel est son secret ?
Il a beaucoup de qualités. C'est une personne incroyable, dans un club incroyable. Le mariage est parfait. Lui, les valeurs du club, les fans, tout est réuni pour que ça marche. J'ai une chance extraordinaire de pouvoir vivre tout ça.

Comment avez-vous appris que vous seriez le nouveau capitaine de Liverpool ?
Il y avait beaucoup de rumeurs selon lesquelles notre capitaine de l'époque, Jordan Henderson, allait partir. Là, tu as le sentiment que tu peux, peut-être, devenir capitaine du club. Et « Hendo » est passé à autre chose *(il a signé pour Al-Ettifaq, en Arabie saoudite, début août)*. Quand le

Chris Brunskill/Fantasista/Getty Images - Franck Faugère/L'Équipe

Même avec les Oranje, le défenseur, ici au duel avec Julian Alvarez lors du quart de finale de la Coupe du monde 2022 (2-2, 3-4 aux t.a.b.), a affirmé son leadership en portant le brassard.

manager est venu et me l'a annoncé, ça a été très fort pour moi. J'ai ressenti beaucoup de fierté. Je sais à quel point cette responsabilité est importante. C'est un immense honneur.

Et l'accomplissement du rêve de l'adolescent tombé amoureux de la Premier League pendant un voyage à Newcastle à l'âge de 16 ans…
(Il sourit.) Vous connaissez cette histoire ? C'est marrant. On était venus avec mon équipe pour un tournoi. Quand je me suis assis dans ces tribunes et que j'ai vu le rythme, l'ambiance, le match, je savais que c'était dans ce Championnat que je voulais jouer. Avec le temps, j'ai réussi à devenir un joueur de Premier League *(d'abord à Southampton, pendant deux ans et demi)*, à signer à Liverpool *(en 2018)* et à devenir le capitaine de ce club. C'est juste incroyable. Je disais tout à l'heure que je n'avais jamais le temps de profiter de tout ça, mais je dois avouer que j'ai pris le temps de célébrer ce moment avec mes coéquipiers, et surtout avec ma femme et mes enfants. On a déployé tellement d'efforts pour en arriver là, qu'il fallait prendre un moment pour en profiter.

Quel genre de capitaine êtes-vous ?
Je veux un environnement très positif. Pour ça, je m'assure de parler avec tout le monde, d'observer, de remarquer si quelque chose ne va pas. Si quelqu'un a besoin d'aide, si quelqu'un a besoin de parler, je dois être là. Si quelqu'un a besoin d'être un peu grondé, je dois aussi être là pour le faire. Je veux aussi garder tout le monde le plus proche possible. Il ne doit pas y avoir d'ego, chacun doit être soi-même. La seule façon d'obtenir des résultats, c'est en évoluant dans le meilleur environnement possible, en tirant tous dans le même sens. Il y avait déjà cette mentalité-là à Liverpool, donc ça n'a pas vraiment été compliqué à mettre en place. On travaille avec mon vice-capitaine Trent *(Alexander-Arnold)* pour que tout ça continue de tourner de la meilleure des manières. Je veux concerner tout le monde, et pas seulement les joueurs. L'ensemble du club également. Je veux qu'on forme tous une vraie famille.

"Tu ne peux pas affirmer que tu es une légende de Liverpool. C'est impossible. Mais j'adorerais être considéré ainsi"

Michael Owen, Ballon d'Or *France Football* 2001 avec Liverpool, a dit de vous : « Tu peux réfléchir à n'importe quel défenseur dans l'histoire de la Premier League, je ne suis pas certain qu'il y en ait un meilleur que Virgil van Dijk. » Phil Thompson, une autre icône du club *(entre 1971 et 1984)*, a déclaré : « Si je devais former la meilleure équipe de tous les temps, il serait là avec Alan Hansen *(le défenseur écossais, Red de 1977 à 1991)*. » Est-ce que ça fait déjà de vous une légende de Liverpool ?
Tu ne peux pas parler de toi comme ça et affirmer que tu es une légende. C'est impossible. Pour l'instant, je joue toujours ici et je veux continuer à gagner un maximum de trophées avec ce club. J'adorerais être considéré comme une légende de Liverpool quand il sera temps de quitter le club. On verra, à ce moment-là, comment les fans me considèrent.

En 2019, vous avez réussi l'exploit de ne pas être dribblé pendant 65 matches de suite. Comment on gère une statistique aussi dingue ?
Je ne suis pas un grand fan des statistiques. Donc, franchement, ça ne changeait rien pour moi. Je ne commençais jamais un match en me disant : attention, le record peut tomber aujourd'hui. J'arrivais sur le terrain en voulant faire mon •••

••• travail du mieux possible. Rien de plus. Cette statistique ne nous a jamais rapporté des points ou des victoires. Je n'ai jamais ressenti de pression autour de ça. Et puis, vous savez, j'adore la pression. Pour moi, c'est un vrai privilège. Je ne dis pas ça juste pour le plaisir.

Vraiment ?
Bien sûr. Jouer sans pression pourrait devenir quelque chose de très ennuyeux. Au contraire, il faut l'affronter, la surmonter pour rivaliser avec les meilleurs. Évidemment que ça n'est pas facile, mais si tu la prends comme ça, elle t'aidera à avancer. Et il ne faut surtout pas avoir peur de commettre des erreurs. Elles aussi te font avancer.

D'où vous vient ce leadership ?
Ces qualités-là, on les a ou on ne les a pas. Mais il ne faut pas non plus forcer les choses. Si vous sentez que vous devez dire quelque chose, vous le dites, si vous pensez que vous ne devez pas le faire ou que ce n'est pas le moment, vous ne dites rien. Ça doit rester naturel. Pour moi, ça l'est. Et je joue dans une position depuis laquelle je vois tout et où il est plus simple de parler, de communiquer, et de rester en alerte sur l'ensemble des choses. Je suis content d'avoir ce leadership en tant que défenseur central. C'est important. Dans le vestiaire aussi, j'aime bien parler. Ici, nous avons aussi cette culture de vestiaire où les joueurs peuvent dire ce qu'ils veulent quand ils le veulent. Nous avons beaucoup de joueurs capables de prendre la parole et de bien le faire.

Est-ce qu'il vous arrive de douter ?
Non. Jamais. On traverse tous des moments difficiles, que ce soit dans notre jeu, au niveau des blessures ou autre. Mais dans ces moments-là, il ne faut pas essayer de prouver quoi que ce soit, sinon tu fais des erreurs. Je reste, au contraire, tranquille, détendu pour profiter de la pression et du privilège que j'ai de jouer au football au plus haut niveau, dans des stades remplis, face aux meilleurs joueurs de la planète. Tu ne dois jamais douter de toi-même, sinon tu te dévalorises déjà.

Vous avez dit lors d'une interview que vous étiez quelqu'un de très émotif. On a du mal à y croire quand on vous regarde…
(Il sourit.) Pourtant, c'est la vérité. J'ai beaucoup de compassion. Quand Joël Matip se fait les croisés début décembre *(le 3 contre Fulham, 4-3)*, je suis vraiment très mal. Je sais exactement ce qu'il va traverser. C'est un gars super, j'ai eu très mal pour lui. Je veux être là au maximum pour lui pendant cette période. Je suis aussi comme ça à cause de tout ce que j'ai vécu. Mais, avoir des émotions et penser aux autres, c'est quelque chose qui devrait juste être normal dans la vie.

Vous avez subi quelques critiques sévères la saison dernière. Comment les gérez-vous ?
Personne au monde n'est à l'abri des critiques. Ce serait un mensonge de dire le contraire. Mais je pense être assez doué pour gérer ça. Mon année 2022 a parfois été compliquée au niveau du jeu, de l'équipe, au niveau personnel aussi. C'est à ce moment que les critiques sont arrivées, des critiques de paresseux comme je les appelle. Mais je reste calme face à ça, je me focalise sur moi, je me détends et je fais taire les bruits. Si je gère ça bien, c'est aussi parce que je prends beaucoup de recul dans la vie. J'ai une femme formidable, quatre magnifiques enfants, je sais très bien ce qui est important. J'ai aussi appris au fil du temps que les compliments ne font pas vendre, ne ramènent pas de clics. Tout le contraire des buzz négatifs. Certaines personnes disent des choses juste pour le plaisir de dire des choses. Mais ce n'est pas grave, je le gère bien.

“2022 a été compliqué, des critiques de paresseux m'ont visé. Mais je reste calme face à ça et fais taire les bruits”

Vous avez subi une grave blessure *(ligaments croisés du genou droit)* en octobre 2020. Comment avez-vous vécu vos longs mois sans football ?
Les deux premières semaines ont été horribles. Je ne pouvais rien faire. On est allongé sur son lit, on perd beaucoup de muscle, on se voit maigrir. Le seul moyen de s'en sortir, c'est de se relever. Alors on est partis à Dubaï en famille. Et je dois avouer que j'ai vécu l'un des meilleurs moments de ma vie. D'avoir ma femme et mes enfants, de les voir tous les jours, ça m'a donné un énorme coup de boost. J'avais ma routine, mon physio vivait aussi avec nous, et j'ai pu revenir le plus vite possible, avec la meilleure forme possible. À mon retour *(fin juillet 2021)*, je me suis vite bien senti.

Même là, vous ne doutez jamais de votre capacité à revenir au plus haut niveau ?
Les moments de doute surviennent seulement après l'opération. On a beaucoup de temps pour réfléchir, cogiter, on ne dort pas bien, on est fatigué, on a mal. On entend aussi que 75 % des joueurs qui se sont fait les croisés éprouvent des difficultés à revenir. On a beaucoup de choses qui circulent dans la tête. Mais je me suis documenté, j'ai regardé beaucoup de choses, j'ai travaillé pour revenir au même niveau. Je n'ai jamais abandonné et, à un moment donné, j'ai vu que ça revenait. Aujourd'hui, je suis revenu exactement là où je voulais être.

Est-ce que cette blessure vous a fait changer votre façon de jouer ?
Non, pas du tout. Je suis le même joueur qu'avant.

Y a-t-il un type d'attaquant contre lequel vous n'aimez pas jouer ?
Ce qui me plaît avec le plus haut niveau, c'est justement de pouvoir affronter des nouveaux joueurs, de pouvoir faire face à de nouveaux défis à chaque match. Récemment, j'ai eu Rasmus Höjlund au marquage *(contre Manchester United, le 17 décembre, 0-0)*. Il est jeune *(20 ans)*, apprend encore, mais est déjà très fort avec le ballon, très rapide. La semaine d'après, on a joué West Ham *(5-1, en Coupe de la Ligue anglaise)*, et je devais prendre Jarrod Bowen, qui joue complètement •••

Malgré son gabarit imposant, Virgil van Dijk se dépeint comme un joueur émotif et attentif aux autres.

"L'attaquant le plus fort que j'ai affronté ? Olivier Giroud, il arrive toujours à marquer"

••• différemment et qui oblige à défendre d'une autre façon. J'ai eu ensuite Gabriel Jesus face à moi *(contre Arsenal le 23 décembre, 1-1)*, qui aime bien prendre le ballon assez bas pour entrer dans la surface. Il faut savoir s'adapter chaque semaine à un profil différent, il faut savoir jouer plus haut, plus bas, utiliser le jeu long, moins long. J'adore qu'un nouveau défi se présente à moi à chaque fois.

Mais quel est l'attaquant le plus fort que vous avez affronté ?
(Il réfléchit.) Je crois que je vais rester sur Olivier Giroud. À chaque fois, on a l'impression de le tenir, de bien le marquer, mais il arrive toujours à marquer d'une manière ou d'une autre avec sa tête, son pied, son genou. Il a souvent marqué contre moi. *(Sourire.)* Après, je ne dois pas oublier *(Sergio)* Agüero qui était très fort, *(Erling)* Haaland évidemment, Gabriel Jesus aussi. Tous rendent vos matches très difficiles.

Si vous pouviez voler une qualité à un joueur, vous prendriez quoi à qui ?
Pas simple… *(Il réfléchit.)* Peut-être le dribble de Joël Matip. Il adore dribbler depuis l'arrière. Il y va, il n'a pas peur, il n'est pas là à se dire : « Si je fais ça, on va peut-être perdre le ballon. » C'est une très belle qualité, j'adorerais pouvoir faire ça.

Vous jouez avec le Français Ibrahima Konaté en défense. Que pensez-vous de lui ?
Ibrahima est déjà un très, très bon joueur. Il est encore en train d'apprendre, mais il progresse vite. Et la façon dont il joue déjà à son âge *(24 ans, 13 sélections)* est vraiment remarquable. C'est un vrai plaisir de pouvoir travailler avec lui, de le côtoyer quotidiennement, de le voir s'améliorer chaque jour un peu plus. Je suis vraiment content de tout ce qui lui arrive. Je pense vraiment qu'il peut devenir l'un des meilleurs défenseurs du monde. •••

"VVD", ici contre West Ham le 24 septembre dernier (3-1) se veut à la fois à l'écoute de ses coéquipiers mais aussi un leader par la voix sur et hors du terrain.

Andrew Powell/Liverpool FC via Getty Images

Notre journaliste en compagnie du défenseur de 32 ans.

"Je suis persuadé qu'on pourra rendre la tâche très difficile à la France *(à l'Euro)*, comme nous l'avons déjà fait"

••• **Vous êtes content d'affronter à nouveau la France en juin prochain à l'Euro *(le 21 à Leipzig, lors de la 2e journée du groupe D)* ?**
(Il sourit.) Nous avons déjà joué tellement de matches les uns contre les autres *(notamment à deux reprises en éliminatoires, 0-4, 1-2)*. À chaque fois, c'est spécial. Ça le sera encore plus, puisque ce sera dans le cadre d'un grand tournoi. J'espère que tous nos joueurs seront en forme. Je suis persuadé qu'on pourra rendre la tâche très difficile à la France, comme nous l'avons déjà fait par le passé.

Est-ce que jouer Kylian Mbappé reste un moment particulier pour un défenseur ?
C'est toujours une bonne chose pour un défenseur de jouer les meilleurs attaquants du monde. Bien sûr que Kylian a un talent spécial. Il faut forcément être au meilleur de sa forme pour l'affronter. Toute l'équipe d'ailleurs.

Vous avez gagné la Ligue des champions, la Premier League, le titre de meilleur joueur d'Angleterre *(PFA, décerné par les joueurs de Premier League)*. Vous visez quoi, maintenant ?
Le dernier titre remporté par les Pays-Bas remonte à 1988 *(l'Euro)*. C'est beaucoup trop loin. Ce serait un rêve de pouvoir mettre fin à ça. Mais, de manière générale, je veux tout gagner à nouveau. Cette année 2024 pourrait être une grande année pour Liverpool *(leader de Premier League après 20 journées, qualifié en demi-finales de Coupe de la Ligue anglaise, en seizièmes de la Coupe d'Angleterre et en huitièmes de Ligue Europa)* et les Pays-Bas. J'ai hâte de voir ce qui nous attend.

On est loin du jeune garçon qui tentait de se faire de l'argent dans les cuisines d'un restaurant…
(Il sourit.) Je suis fier de mon histoire. Elle a fait l'homme que je suis." ⬢ O. B.

Making of

Lieu
Centre d'entraînement à Kirkby.

Durée
Quarante-deux minutes d'interview, plus quinze pour les photos.

Boissons
Eau plate pour tout le monde.

Autres personnes présentes
Steven, qui gère ses réseaux sociaux et un des attachés de presse du club.

Niveau de connivence
Première rencontre.

La note qu'il se donne
"Je me mets un 7. C'est solide." On le relance pour savoir s'il ne vise pas plus haut ? "Ce sera aux autres de dire si je mérite mieux."

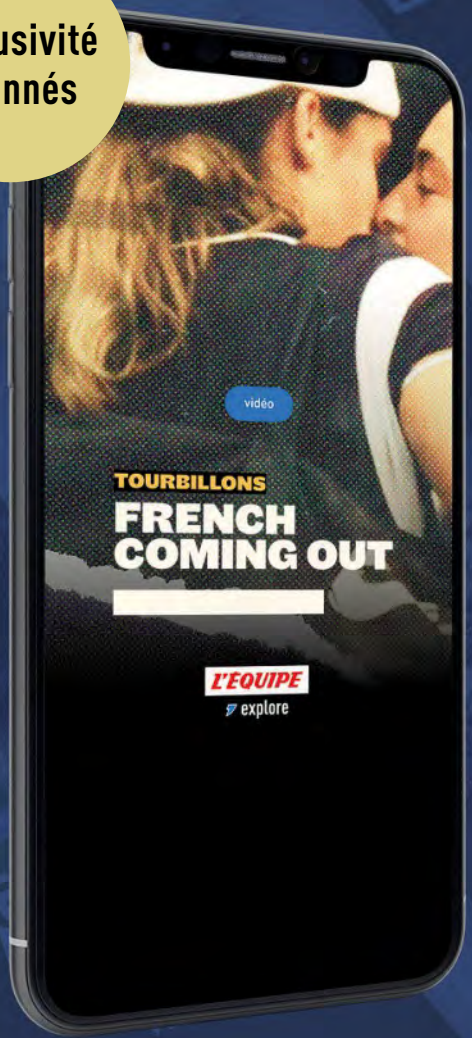
La note que *FF* lui donne
9/10. Souriant, agréable, très à l'aise devant l'objectif. A même dit qu'on poursuivait l'interview à l'attaché de presse qui le pressait.

Les trois prochaines interviews qu'il aimerait lire dans *FF*
"Ronaldinho, mon idole. Claudio Taffarel. Avec mes copains, je me prenais pour Ronaldinho quand j'étais joueur de champ. Et, quand c'était à mon tour d'aller dans le but, j'étais Claudio Taffarel. J'adorais le Brésil. Quand il a signé ici, à Liverpool, comme entraîneur des gardiens, j'étais comme un fou. Et Kevin De Bruyne, l'un des meilleurs joueurs que j'ai affrontés."

L'ÉQUIPE

explore

exclusivité abonnés



à retrouver sur L'Équipe explore

série documentaire TOURBILLONS

Épisode 1 : FRENCH COMING OUT

Quand le sport ébranle la société.

L'Équipe explore, inclus dans l'abonnement L'Équipe à partir de 7€99/mois

Disponible dans l'espace L'Équipe explore du site et de l'application

L'ÉQUIPE

Offre Découverte à partir de 7,99€/mois avec un engagement de 12 mois. Offre Essentiel à partir de 9,99€/mois avec un engagement de 12 mois. Offre Intégrale à partir de 13,99€/mois avec un engagement de 12 mois. Voir conditions complètes sur lequipe.fr

DAKAR EN MOSELLE

Depuis 2003, le FC Metz bénéficie d'un partenariat d'exclusivité avec Génération Foot, une académie au Sénégal dont est issu notamment Sadio Mané. *France Football* est allé à la rencontre de deux jeunes talents fraîchement arrivés en Lorraine, à l'aube d'une carrière qui pourrait changer leur vie.

Par
Paul Boyer
et Rémi Carton, à Metz.

Photos
William Dupuy/
L'Équipe

Dans leur dortoir commun du centre de formation du FC Metz, avec une vue imprenable sur le stade Saint-Symphorien, Ibou Sané (18 ans) et Sadibou Sané (19 ans) prennent doucement leurs marques. Les patronymes sont trompeurs, ces deux joueurs n'ont aucun lien de parenté. Crampons au pied du lit, maillots dans l'étagère, ces deux recrues sont arrivées du Sénégal en août dernier. Elles sont passées par l'académie Génération Foot de Dakar, association sportive qui sert d'incubateur à talents pour jeunes Africains.

Repérés très jeunes, ils ont tout quitté pour rejoindre l'exigence et la rigueur de la Ligue 1 en Lorraine. Loin de leurs proches, ils essaient de s'adapter à un entraînement intensif, un autre pays et une culture différente. Le regard déterminé, le défenseur Sadibou Sané, une mi-temps contre Reims en L1 (2-2), le 3 septembre dernier, explique qu'il n'a d'autre choix que de réussir, pour lui et pour les siens restés au pays.

Sadio Mané, l'exemple

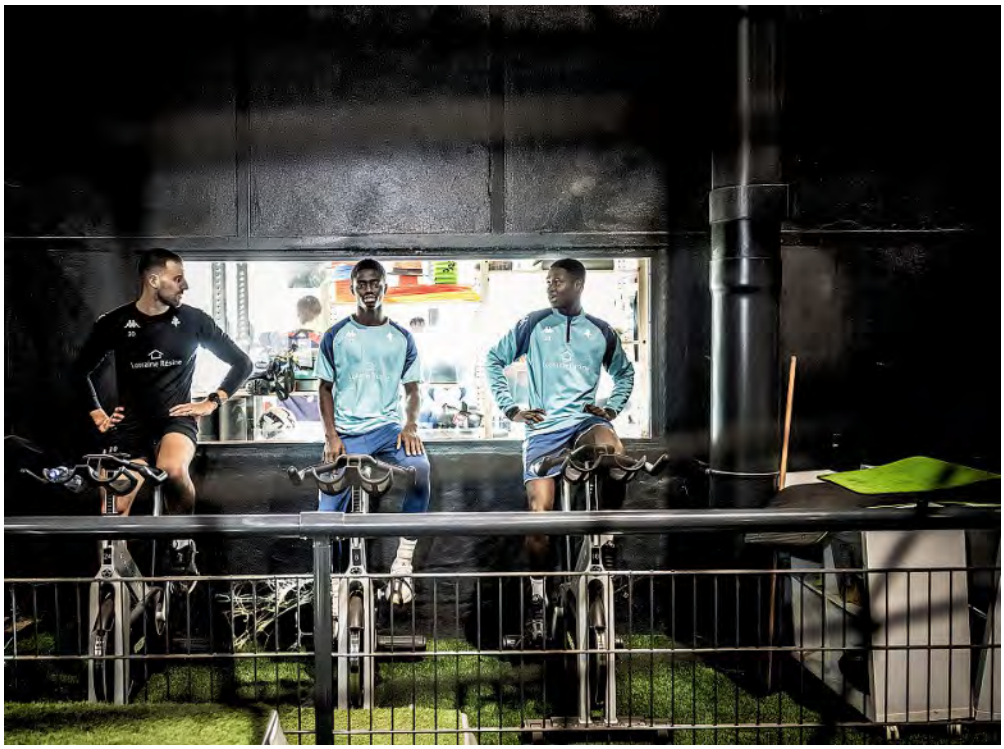
"Mon rêve, c'était de venir jouer ici, j'ai énormément travaillé pour en arriver là, lance-t-il, ému. Bien sûr que ma famille me manque. Je travaille pour mes parents, qui ont tout fait pour moi. Je suis en mission et je vais y arriver, Incha'Allah." Pour lui, rien n'aurait été possible sans l'exemple de prestigieux précurseurs sénégalais, comme l'international Sadio Mané (101 sélections, 40 buts), passé par Génération Foot et le FC Metz (2011-2012) avant de briller aux quatre coins de l'Europe notamment avec Liverpool. "Sadio Mané *(aujourd'hui à Al-Nassr en Arabie saoudite)* est un modèle pour nous. Il vient de la région de Casamance comme moi, il nous a montré la route à prendre."

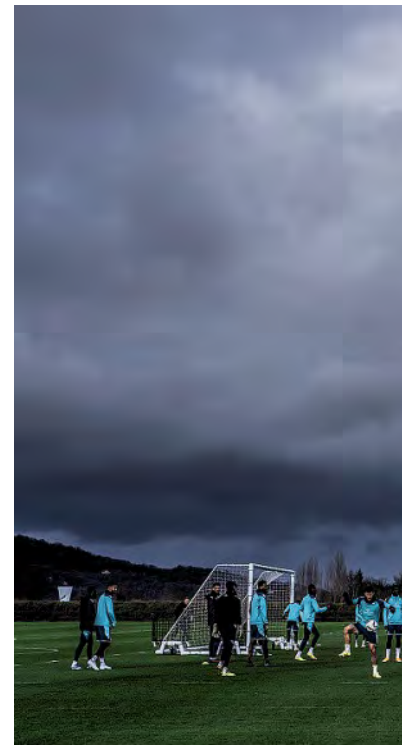
Plus introverti, Ibou Sané est arrivé ici en même temps que Sadibou. Cet attaquant rapide et dribbleur a davantage de mal à s'accommoder à cette nouvelle vie. Les yeux rivés sur son téléphone, il répond à plusieurs messages WhatsApp de sa mère. "C'est dur, je pense à ma famille tout le temps, surtout à ma grande sœur", confie-t-il. Pour balayer ce spleen, Ibou redouble d'efforts sur le terrain du •••

"Mes parents ont tout fait pour moi. Je suis en mission et je vais y arriver"
Le défenseur Sadibou Sané

Les deux Sané, Ibou (à gauche) et Sadibou, ont rejoint l'été dernier les Grenats, où ils sont liés jusqu'en juin 2028.

L'attaquant de 18 ans et le défenseur de 19 ans, ici en pleine séance de récupération, prennent peu à peu leurs marques au sein du club messin.





••• centre d'entraînement, avec l'espoir de s'imposer un jour en Ligue 1. Pas évident. "En tant qu'attaquant, je veux marquer le plus de buts possible. J'ai joué mon premier match à Clermont en septembre dernier, on a gagné 1-0 *(il est aussi entré en jeu en L1 contre Lyon, Montpellier et le PSG, et à nouveau Clermont en Coupe)*."

Ibou et Sadibou sont les derniers fruits d'une collaboration de longue date entre Metz et Génération Foot, une académie de football sénégalaise fondée en 2000 par l'ex-footballeur guinéen Mady Touré. En 2003, elle signe un partenariat d'exclusivité avec le club à la croix de Lorraine. En échange du financement des infrastructures et du fonctionnement de l'académie, les Messins bénéficient d'une priorité de recrutement sur tous les joueurs formés. En 2013, cette collaboration permet l'inauguration d'un vaste centre de formation à quelques kilomètres de Dakar, où sont accueillis toute l'année plus d'une centaine de jeunes footballeurs.

Les investissements mosellans permettent aussi au club de Génération Foot de rayonner à l'échelle nationale. À peine promu en Première Division, il remporte le Championnat sénégalais en 2017, un titre qu'il conquiert de nouveau en 2019 et en 2023. Depuis vingt ans, de nombreux joueurs sont passés par Génération Foot et Metz avant d'évoluer dans les plus grands Championnats européens, parmi lesquels Ismaïla Sarr (aujourd'hui à l'OM), Pape Matar Sarr (Tottenham) et, bien sûr, Sadio Mané.

"Les coaches, le directeur, l'équipe éducative, les cuisiniers et même les femmes de ménage sont derrière eux"
Ame Sylla, éducateur au centre de formation

Grand frère et seconde maman

Si tous les joueurs de Génération Foot rêvent d'une grande carrière, quitter l'Afrique pour l'Europe ne se fait pas sans obstacles. Pour faciliter leur arrivée, les jeunes joueurs sénégalais vivent dans un premier temps au sein du centre de formation. Même s'ils sont majeurs et sous contrat professionnel, ils s'adaptent ici en douceur pendant quelques mois avant de prendre leur indépendance. Au centre, l'éducateur Ame Sylla est présent sept jours sur sept, pour que les nouvelles recrues soient le plus à l'aise possible. Ancien de l'académie, lui aussi est venu jouer au FC Metz avec la génération 1994. Éloigné des terrains par les blessures, il décide de se reconvertir en éducateur. Comme eux, il vient du Sénégal et du même milieu social. Il connaît par cœur leurs appréhensions et

Au centre d'entraînement de Frescaty, Ibou Sané s'exerce sans relâche devant le but dans l'espoir d'intégrer durablement l'équipe première.

LYON ET LE PSG ÉGALEMENT PRÉSENTS

En plus de Metz, partenaire de Génération Foot, d'autres formations de Ligue 1 ont fait du Sénégal une terre de détection et de formation. Le Dakar Sacré Cœur s'est ainsi allié avec Lyon en 2015 tandis que le PSG a inauguré en mai 2021 l'une de ses académies à 80 kilomètres au sud de Dakar.

leurs craintes, de quoi les accompagner, toujours avec bienveillance.

À l'arrivée d'Ibou et Sadibou, Ame Sylla endosse inconsciemment un rôle de grand frère. "Ils n'avaient jamais voyagé et, tout d'un coup, ils se retrouvent à des milliers de kilomètres de chez eux. Je suis là pour les accompagner dans les moments difficiles : les tâches administratives, comment faire des courses, comment prendre le bus, comment suivre les conseils de la diététicienne… Mais aussi comment s'habiller l'hiver à Metz, on n'a pas l'habitude de vivre avec ce froid en Afrique !", explique le jeune homme.

L'idée est surtout de combattre la solitude. Pour rendre l'acclimatation la moins douloureuse possible, chaque membre du FC Metz met la main à la pâte. "Les coaches, le directeur, l'équipe éducative, les cuisiniers et même les femmes de ménage sont derrière eux. Elles endossent parfois un rôle de maman", conclut Ame Sylla. Posté à l'entrée du centre de formation,

"On a de la chance de les avoir… Ces jeunes sont une richesse pour notre club"

Des supporters du FC Metz

David Camara, responsable socio-éducatif de 47 ans, guette les allées et venues de chaque jeune.

Son rôle est d'échanger constamment avec les nouveaux joueurs comme Ibou et Sadibou, pour ne pas les laisser isolés. Être à l'écoute, telle est la clef, selon cet ancien joueur professionnel, qui a bourlingué en L2 (Le Mans, Nancy, Beauvais, Rouen…) : "Avec des garçons à peine majeurs qui viennent d'arriver du Sénégal et ne connaissent pas la France, il faut être empathique pour générer une relation de confiance. Mon rôle est d'être attentif à chaque signe avant-coureur, pour détecter si un garçon est un peu plus triste que d'habitude." En cette matinée d'automne, Ame Sylla accompagne en minibus Ibou, Sadibou et plusieurs joueurs vers le centre d'entraînement de Frescaty, à quelques kilomètres de Metz. Quelques degrés à peine au thermomètre. Dès 9 heures, ils foulent le gazon du terrain central. Chacun sa chasuble et les exercices peuvent commencer. Passes en une touche, coups de pied arrêtés, oppositions, tout y passe, sous les yeux d'une dizaine de supporters.

Fierté des fans et des dirigeants

Maillot grenat, casquette et écharpe à l'effigie du club, Karine est conquise par Sadibou et Ibou. "On a de la chance de les avoir. On est super contents de les accueillir du Sénégal et eux ont l'air heureux d'être là", jure-t-elle. Idem pour Stéphane, supporter du FC Metz depuis 1986, et son fils Thom. "Quand on voit l'équipe du Sénégal aujourd'hui, c'est l'une des plus fortes sélections d'Afrique *(tenante de* •••

Éloignées de leurs proches restés au pays, les recrues sénégalaises vivent ensemble au centre de formation, où les éducateurs, omniprésents, les aident à se familiariser à leur nouvel environnement.

Bonnet vissé sur la tête, Ibou Sané, suivi par ses compatriotes, découvre le froid de l'hiver lorrain.

À l'entraînement, les jeunes venus de Génération Foot donnent tout dans l'espoir d'évoluer un jour au plus haut niveau.

Ibou et Sadibou Sané ont tout quitté pour tenter leur chance en Europe.

Tout comme son modèle Sadio Mané, le jeune Sadibou Sané est originaire de la région de Casamance.

“Les premières semaines ont été difficiles. Aujourd’hui, c’est à notre tour d’aider Ibou et Sadibou” Lamine Camara, milieu du FC Metz et ancien de Génération Foot

••• *la CAN)*. Ces jeunes sont une richesse”, assure Stéphane. Pendant toute la durée de l’entraînement, les applaudissements et les cris d’encouragement viennent recouvrir la voix du coach, Laszlo Bölöni. De quoi rassurer Ibou et Sadibou.

Ce partenariat privilégié entre Dakar et Metz fait la fierté des supporters, mais également celle des dirigeants messins, qui entendent bien continuer de miser sur le Sénégal. “Il y a un investissement très important envers Génération Foot pour avoir les meilleures conditions là-bas au niveau de la scolarité, du football, des installations, de l’hébergement, de la nourriture, liste Pierre Dréossi, directeur sportif du FC Metz. Ce sont de gros moyens et on espère, comme ce qui se passe depuis un certain temps, avoir un retour sur investissement.” Avant le recrutement d’Ibou et Sadibou Sané, Pierre Dréossi s’est lui-même rendu à Dakar, où leurs “qualités athlétiques et techniques” lui ont tapé dans l’œil, tout comme leur motivation sans faille à porter le maillot grenat, porte d’entrée vers le football européen.

“Tous les joueurs qui entrent à Génération Foot ont une idée très précise de ce qu’ils veulent faire, c’est-à-dire évoluer un jour au FC Metz”, souligne le directeur sportif. Cependant, en donnant leur chance chaque année à de jeunes, les dirigeants messins savent qu’ils ne connaîtront pas tous une ascension fulgurante. “Ils ne vont pas tous réussir, ce serait trop beau, admet Dréossi. Certains joueront peut-être en L2, en National ou partiront à l’étranger. En tout cas, ils auront eu la meilleure formation à l’académie et ici pour faire ce qu’ils peuvent faire de mieux, à savoir jouer au niveau qu’ils méritent.”

L’entraide malgré la concurrence

Au centre de Frescaty, l’entraînement s’achève pour le groupe pro messin. Les joueurs se rafraîchissent pendant qu’Ibou et Sadibou, tout sourire, échangent avec quelques-uns de leurs compatriotes sénégalais, Cheikh Sabaly (24 ans), Aboubacar Lô (24 ans), Pape Amadou Diallo (19 ans), tous passés également par Génération Foot. Parmi eux, le milieu Lamine Camara (20 ans), auteur d’un lob spectaculaire de 58 mètres contre Monaco le 23 octobre dernier (1-2), fait partie du onze type. Débarqué à Metz en février 2023, l’international se souvient des soucis rencontrés. “Les premières semaines ont été difficiles mais, heureusement, j’ai retrouvé des amis ici comme Ousmane Ba *(gardien prêté cette saison à Cholet en National)*. Aujourd’hui c’est à notre tour d’aider Ibou et Sadibou.” Arrivé sur les bords de la Moselle en même temps que Lamine Camara, l’ailier Malick Mbaye (19 ans) a connu lui aussi ce changement de vie radical. Loin de la concurrence du terrain, il assure que lui et ses compatriotes sénégalais du FC Metz sont fiers de former entre eux une seconde famille. “En dehors, on passe beaucoup de temps ensemble. Ibou et Sadibou sont toujours invités à venir voir les matches chez moi ou chez Pape Amadou Diallo.”

Motivés et bien entourés, les deux Sané rêvent désormais de s’imposer en équipe première. L’histoire avait mal commencé pour Sadibou, suspendu 11 matches pour un mauvais geste avec la réserve contre FCOSK06, en septembre. Mais, le 5 janvier, en Coupe de France, il était titularisé au milieu et marquait un très joli but contre Clermont (1-1, 2-4 aux t.a.b.). En espérant leur éclosion, le FC Metz sait déjà que d’autres générations de talent suivront. En novembre, le club lorrain a étendu son bail d’exclusivité avec Génération Foot jusqu’en 2033. Suffisant pour dénicher le digne successeur de Sadio Mané ?

P. B. et R. C.

“Ils ne vont pas tous réussir, ça serait trop beau…” Pierre Dréossi, directeur sportif du FC Metz

En dehors des terrains, les Sénégalais du FC Metz, comme une seconde famille, passent beaucoup de temps ensemble.

AGENTS-FIFA, LA RÉFORME DE LA DISCORDE

En lançant sa nouvelle réglementation sur le métier d'agents de joueurs, l'instance internationale annonçait la fin des excès et le début d'un marché des transferts plus sain. Cible d'accusations et d'attaques en justice, notamment en raison du plafonnement des commissions, le grand changement reste finalement à la porte des principaux Championnats pour ce mercato d'hiver.

Par
Tom Bertin

Illustrations
Laura Acquaviva

Réforme des agents

Rassemblés dans une salle du stade de Wembley à Londres, une quarantaine d'agents de footballeurs échangent, l'air inquiet sous leurs impeccables costumes. Tous ces hommes d'affaires sont réunis pour la conférence du syndicat européen des agents de joueurs (European Football Agents Association ou EFAA). L'ordre du jour ? Trouver comment faire face aux nouvelles lois régissant cette profession, que l'EFAA qualifie d'"industrie en feu". La braise date du 16 décembre 2022, lorsque la FIFA a approuvé son nouveau règlement concernant les agents de footballeurs (FIFA Football Agent Regulations ou FFAR), que Bruno Satin, vice-président du syndicat français, décrit comme "la chronique d'un fiasco annoncé".

Il a eu le nez fin. Cette réforme, censée entrer en vigueur dans sa totalité depuis le 1er octobre dernier, a été suspendue provisoirement le 30 décembre par la FIFA en raison des nombreux recours en justice. À l'époque, l'instance internationale se félicitait de marquer "une étape historique vers la mise en place d'un système de transfert de football plus juste et transparent". Réformer cette profession, qui brasse chaque année des sommes toujours plus mirobolantes*, était devenu un objectif majeur de Gianni Infantino, président de la FIFA, depuis le transfert de Paul Pogba à Manchester United à l'été 2016. Mino Raiola, son agent de l'époque, avait alors touché 27 millions d'euros dans la transaction.

L'argent, le nerf de la guerre

Pour le président du syndicat portugais, Artur Fernandes, la FIFA a "politisé l'activité d'agent par démagogie". Pour lui, la profession paie son image publique d'opulents intermédiaires, véhiculée par les agents star. "Sur les 500 personnes licenciées en France, une cinquantaine arrivent à tirer leur épingle du jeu. Et ce sont les petits qui ont le plus à perdre", avertit l'intermédiaire Stéphane Canard, président du syndicat français.

La nouvelle réglementation FIFA limite les commissions entre 3 et 6 % du salaire annuel pour l'agent du joueur et/ou du club acheteur. De plus, elle plafonne à 10 % de l'indemnité de transfert la part de l'agent représentant le club vendeur. L'argent, voilà l'un des nerfs de la guerre actuelle entre l'instance internationale et la profession. "Les commissions illimitées incitent fortement les agents à organiser le plus grand nombre de transferts possible, parfois au détriment des intérêts de leurs clients. Un plafonnement obligatoire des commissions contribuera à corriger ces dysfonctionnements", explique la Fédération internationale. En parallèle, le règlement met fin à la possibilité de pluri-représentation dans une transaction, afin d'éviter les conflits d'intérêts.

Le retour de la licence obligatoire

Avec son FFAR, la FIFA rend à nouveau obligatoire l'obtention d'une licence pour pratiquer le métier d'agent, huit ans après l'avoir retirée. Seule la France avait maintenu cette condition *(voir page 33).* "La FIFA a reconnu que la « déréglementation » de 2015 a entraîné divers problèmes de gouvernance et des défaillances du marché", nous a concédé l'instance internationale. Ce point-là n'est pas le plus contesté chez les agents réfractaires à la réforme.

"C'était nécessaire. Depuis la fin des licences, le marché est devenu un véritable far-west", constate Roberto Branco Martins, conseiller général de l'EFAA. En 2023, la FIFA a recommencé à organiser des sessions d'examen. Deux ont eu lieu avec un taux de réussite de 32,6 % parmi les 9 207 inscrits.

"Le procès a été orchestré par la FIFA elle-même et parfaitement organisé pour légitimer son nouveau règlement"
EFAA, le syndicat européen des agents de joueurs

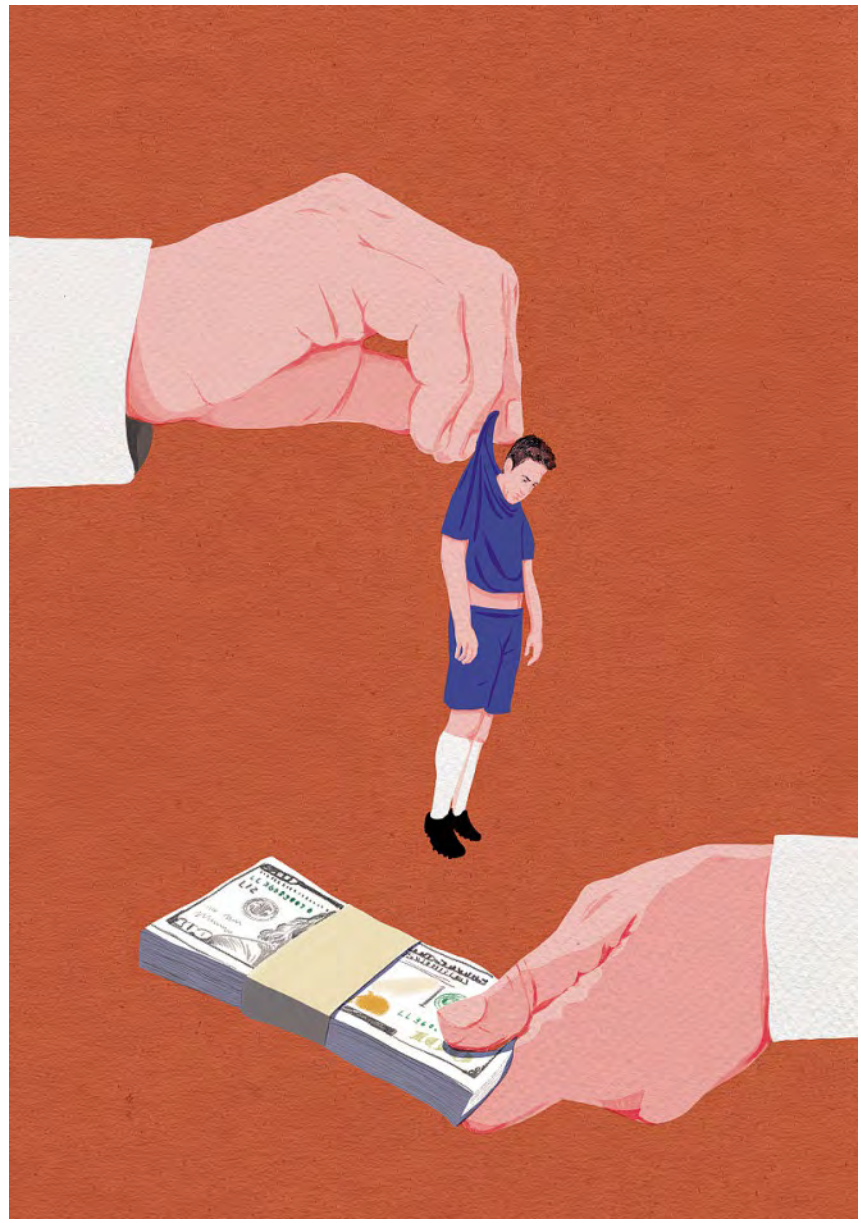
Mais pour le président du syndicat espagnol, Pedro Bravo, ce nouveau règlement inspire d'abord la peur. "Nous, les agents d'Espagne et du monde entier, nous nous sommes sentis trahis par la FIFA. Ce règlement limite nos possibilités d'action, fragilise les relations avec nos joueurs et met en danger notre profession", alerte-t-il. Certains articles du FFAR inquiètent particulièrement, notamment le fait qu'à tout moment, le joueur puisse décider de s'auto-représenter. "Tu peux accompagner un joueur depuis le centre de formation, quand il rapportait zéro, et, la veille de la signature de son premier contrat pro, il peut te dégager. C'est insensé", craint Bruno Satin. "Dire que ce règlement garantit la stabilité contractuelle, c'est une insulte à l'intelligence des gens", râle Artur Fernandes, qui remarque déjà un impact négatif sur le renouvellement des contrats de travail depuis l'entrée en vigueur du FFAR au Portugal.

La lutte pour plus de transparence

Ce nouveau système inclut aussi un changement des modalités de paiement des agents, qui seront rémunérés directement par les footballeurs et non plus par les clubs. Bien que certains agents craignent un bouleversement de leurs relations avec les joueurs, la nouvelle est vue plutôt positivement chez certains footballeurs. "Il y a besoin de règles du jeu. Le marché manque de transparence, c'est flagrant. Très peu d'agents montrent leurs contrats de commissions à leurs joueurs. La plupart n'ont aucune idée de ce que leur agent touche", explique Maheta Molango, directeur du syndicat des footballeurs en Angleterre et membre de la Fédération internationale des associations de footballeurs professionnels (FIFPRO).

L'ensemble de la profession d'agents voyait plutôt d'un bon œil l'arrivée d'une réforme, qui viendrait harmoniser les règles à l'échelle mondiale. "On n'est pas hostile à l'encadrement, à une réglementation intelligente. Mais on ne veut pas de celle-ci", affirme néanmoins Stéphane Canard. De nombreux agents dénoncent l'hypocrisie du processus de consultation à Zurich depuis 2020. "Nous avons vite compris que notre rôle consistait simplement à promouvoir les idées de la FIFA, qui n'écoutait pas nos recommandations", regrette de son côté Roberto Branco Martins, du syndicat européen.

Parmi toutes les demandes formulées par les agents, seule celle d'augmenter le plafond à 5 % au lieu de 3 % de commissions pour les salaires inférieurs à 200 000 euros mensuels a été accep- •••



••• tée. "À partir de la deuxième réunion, la FIFA avait déjà décidé du règlement et elle s'est contentée de dire aux agents ce qui allait se passer. Aucun véritable décideur n'était présent", se souvient Erkut Sögüt, ancien agent de Mesut Özil, dans un post publié sur son blog. L'Allemand représentait à l'époque la PROFAA, une association d'agents dont il était le vice-président, avant de quitter le navire début 2021. "Je me suis rendu compte que la PROFAA n'était pas aussi indépendante que je ne le pensais. Elle a été manipulée par la FIFA pour donner l'impression qu'elle collabore avec des agents."

Le TAS accusé de rouler pour la FIFA

Trois jours après l'annonce du nouveau règlement, en décembre 2022, cette même association décide d'entamer une procédure auprès du Tribunal arbitral du sport (TAS) basé à Lausanne, en Suisse. Le 24 juillet 2023, l'instance prononce la légalité du FFAR. "Le procès a été orchestré par la FIFA elle-même et parfaitement organisé pour légitimer son nouveau règlement. Le TAS considère qu'il est plus important de rester en bonnes grâces avec son ami suisse que de protéger des milliers d'agents", dénonce l'EFAA dans un communiqué.

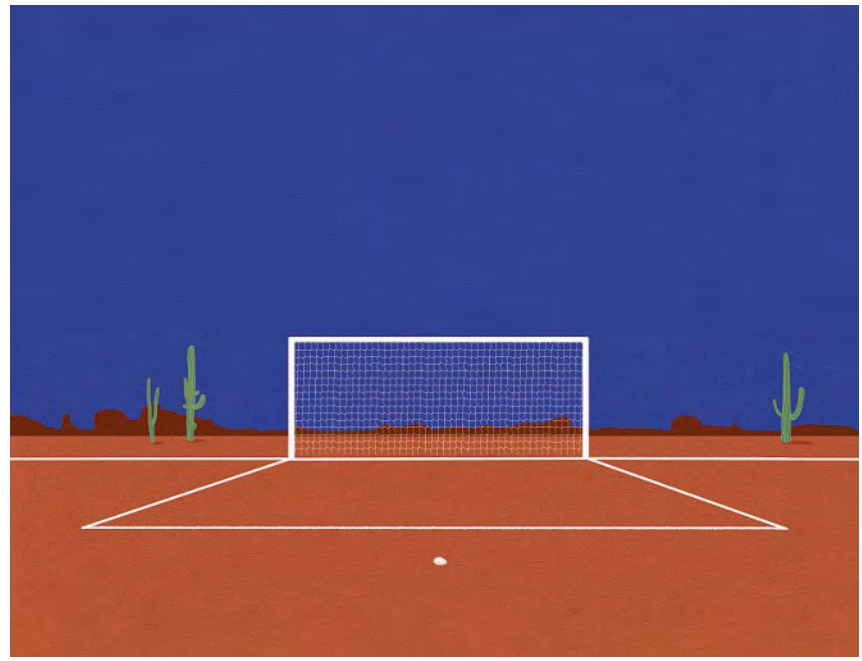
Pour appuyer ses dires, le syndicat européen pointe du doigt l'association d'agents PROFAA, qu'il considère comme une "façade utilisée par la FIFA pour faire progresser ses réglementations". Cette association méconnue, qui, comme la FIFA, est basée à Zurich, se trouvait au cœur du processus consultatif organisé par l'instance internationale. Pourtant, "la plupart de ses membres ne sont pas des agents en exercice", dévoile sur son blog Erkut Sögüt, cofondateur de l'association.

Pour Bruno Satin, cette procédure a tout d'un coup monté. "Ils ont fait comme si la PROFAA attaquait la FIFA. Au Tribunal arbitral du sport, il y a trois juges : un indépendant et un nommé par chaque partie. Quand c'est le même organisme qui nomme presque tous les juges, vous êtes certains d'avoir le résultat que vous souhaitez…", soulève-t-il.

Dans l'affaire de la nouvelle réglementation sur les agents, la PROFAA était défendue par le successeur d'Erkut Sögüt : Juan de Dios Crespo-Pérez, un avocat du sport espagnol qui ne se cache pas d'être l'un des meilleurs amis de Gianni Infantino. Sur son compte Instagram, on peut voir des photos d'eux bras dessus, bras dessous et y lire : "Joyeux anniversaire Gianni, président, mon ami !" Interrogé par *France Football,* l'avocat réfute tout conflit d'intérêts. "J'ai connu Gianni il y a trente ans. On peut être ennemis dans les procès et amis dans la vie. Moi, je suis libre, ce qui n'est pas le cas des associations d'agents européens ou autres." De son côté, le TAS affirme ne "pas avoir connaissance de liens particuliers entre M. Crespo et M. Infantino".

Quant au président actuel de la PROFAA, Paddy Dominguez, il nie aussi tout lien privilégié avec l'instance suisse. "Il est

"Il y a besoin de règles du jeu. Le marché manque de transparence, c'est flagrant" Maheta Molango, directeur général du syndicat des footballeurs anglais



absurde de nous traiter de « marionnettes » de la FIFA. Ces règlements affectent gravement nos affaires. Les autres associations essayent juste de s'en prendre à la PROFAA parce qu'elles veulent être l'association numéro un", assure-t-il.

Le gel des commissions plafonnées

Mais, malheureusement pour la FIFA, cette procédure n'est qu'une goutte d'eau. Dans le monde entier, des agents ont porté en justice le FFAR, contestant le plafonnement des commissions. Selon eux, cela enfreindrait les lois européennes sur la libre concurrence. Le 24 mai 2023, après plusieurs procédures perdues par des agents à Mayence en Allemagne, Utrecht aux Pays-Bas, Bruxelles en Belgique ou Berne en Suisse, la profession a obtenu un premier succès à Dortmund.

Ce tribunal a pris la décision d'interdire l'application du règlement sur "toutes les transactions ayant un lien avec le marché allemand". En novembre, cette décision a été suivie en Espagne et en Angleterre, mais aussi en Belgique, au Danemark et au Brésil qui ont à leur tour interdit jusqu'à nouvel ordre le plafonnement des commissions. Aux Pays-Bas également, "le FFAR de la Fédération ne prévoit pas de plafond pour des questions juridiques", affirme Guido Budziak, agent néerlandais. Du côté de l'Italie, l'incertitude domine encore. "À ce jour, les règlements précédents restent en place. Nous attendons de voir les développements dans les autres fédérations", précise Raffaele Rigitano, avocat du sport italien.

La France, qui réglemente déjà de façon très stricte la profession d'agent, a également fait savoir à la FIFA que certains éléments du FFAR venaient en contradiction avec ses lois nationales *(voir page 33)*. Vendu comme l'une des mesures phares, le plafonnement des commissions ne sera donc appliqué dans aucun des cinq grands Championnats européens en ce mercato d'hiver. Coincée, la FIFA place tous ses espoirs sur la Cour de justice européenne, à qui le tribunal de Mayence a adressé une question préjudicielle en mars dernier.

Sa réponse devrait tomber courant 2024. En parallèle, l'instance suisse a fait appel de la décision allemande défavorable : une audience est prévue ce 24 janvier à la cour d'appel de Düsseldorf, en Allemagne. En attendant ces conclusions, de nombreuses procédures sont toujours en cours aux quatre coins du monde. L'agent Topidis Pavlos, qui a récemment lancé une procédure en Grèce avec des collègues, admet : "Tout ça a soudé les agents entre eux. J'ai dû m'asseoir avec des mecs que je déteste. Mais il y a des points communs sur lesquels on est tous d'accord, on a fait front ensemble." Pour ça, les agents peuvent remercier la FIFA. ⬢ T. B.

* Les agents de club ont touché 812,1 millions d'euros en 2023 sur les transferts internationaux, soit 42,5 % de plus par rapport à 2022. En y ajoutant les transferts nationaux et les commissions des agents de joueurs, cette somme est bien plus élevée.

LA FRANCE DÉJÀ À PART

Réforme du métier d'agent ou pas, en France, les lois nationales, notamment celle du 9 juin 2010, prédominent. C'est d'ailleurs le seul pays au monde qui avait gardé la licence obligatoire après le retrait de celle de la FIFA en 2015. Mais certains autres éléments du FFAR sont tout simplement illégaux dans l'Hexagone, où il est interdit aux agents de toucher de l'argent sur les joueurs mineurs, par exemple, ou d'être rémunérés à la fois par un joueur et un club dans une transaction. La nouvelle réglementation de la FIFA pose des limites sur ce dernier point mais autorise, par exemple, un agent à représenter le joueur (3 % de commissions sur son salaire annuel) et le club acheteur (3 % également, pour un maximum donc de 6 % de commissions). L'interdiction de la double représentation en France bloquerait les intermédiaires français à 3 %. Bien loin du plafond de 10 % en vigueur jusqu'alors. Une perspective qui alerte Stéphane Canard : "Si la réforme passe, elle affaiblira le football français. Les agents ne feront plus signer leurs joueurs en France s'ils peuvent toucher le double ailleurs. Même chose pour les mineurs, si les agents peuvent être rémunérés en transférant leurs jeunes Français à l'étranger, ils le feront." Pour satisfaire la FIFA, la Fédération française a intégré quelques points du FFAR dans son règlement, mais ne souhaite pas s'aligner sur les plafonnements prévus. "La FFF a tenté de trouver un compromis en proposant de porter les plafonds de rémunération entre 6 et 10 %", peut-on lire dans le procès-verbal du comité exécutif du 19 octobre. Après le refus de la FIFA, souhaitant préserver cet aspect phare de sa réglementation, la FFF a décidé de maintenir son plafond actuel, soit 10 % donc. ⬢ T. B.

UN VRAI CHEF, L'APACHE

Ex-attaquant rebelle, Carlos Tevez s'est affirmé en Argentine ces derniers mois comme un meneur de troupes à la tête d'Independiente, après une première expérience d'entraîneur décevante à Rosario.

Par Thomas Broggini, à Buenos Aires et Avellaneda (Argentine)

Autour du stade Président-Peron, ce 30 septembre, les émotions s'entrechoquent dans la nuit d'Avellaneda, dans la banlieue sud de Buenos Aires. L'autre derby survolté de la capitale argentine vient de finir et les supporters du Racing sont furieux après la défaite contre Independiente (0-2), le grand rival voisin dont l'enceinte se dresse à 200 mètres. Des canettes de bière se fracassent contre le sol. Des crachats visent la pelouse. Les plus énervés tentent de dribbler la sécurité pour dire leurs quatre vérités aux joueurs sur le chemin du vestiaire. Sifflé, insulté, Fernando Gago (37 ans), l'ancien milieu du Real Madrid, démissionne de son poste d'entraîneur.

Un peu plus loin, dans un couloir étriqué du stade, une centaine de journalistes se bousculent pour recueillir les mots du technicien vainqueur, Carlos Tevez. Comblé par "le match extraordinaire de *(ses)* gars", l'ex-buteur de Boca Juniors, Manchester United ou encore City doit vite s'éclipser, hilare, emporté vers son car par un effectif qui n'en finit plus de chanter. "Un succès dans le clasico, c'est presque un titre", jubile un dirigeant, "heureux" d'avoir assisté à "une scène inimaginable un mois et demi en arrière", au plus profond de la crise frappant ce "géant endormi", dixit Tevez au moment de sa prise de fonctions.

Pas grand monde n'avait effectivement misé sur un tel retournement de situation lorsque, le 22 août dernier, le Club Atletico Independiente, alors vingt-septième sur vingt-huit en Championnat, avait annoncé l'arrivée sur le banc de l'ancien international argentin (39 ans, 76 capes, 13 buts). Avec pour mission de sauver la place d'"El Rojo" en D1, deux jours après le départ du coach Ricardo Zielinski, suivi le lendemain de celui du directeur sportif Pablo Cavallero.

Le CV du bas de la pile

"C'était un pari risqué pour les deux parties, analyse Nahuel Lanzillotta, suiveur du club pour le quotidien *Clarin*. Après avoir essuyé de nombreux refus, Independiente s'est rabattu sur un grand nom, certes, mais surtout un coach quasi novice et une icône de Boca Juniors, d'où le rejet initial des supporters et le scepticisme des •••

"Independiente s'est rabattu sur un coach quasi novice et une icône de Boca Juniors"

Nahuel Lanzillotta, journaliste pour le quotidien *Clarin*

Gustavo Garello/Jam Media/Getty Images

Joueur, Carlos Tevez n'envisageait pas une carrière d'entraîneur. Mais il a très rapidement changé d'avis, une fois les crampons raccrochés.

médias. De son côté, Tevez avait beaucoup à perdre après son passage à Rosario Central *(en 2022)*, où il a fait progresser pas mal de jeunes et gagné le derby contre Newell's Old Boys *(1-0)*, malgré un bilan très mitigé *(6 succès en 24 matches)*."

En juin 2022, l'ex-buteur de la Juventus Turin avait créé la sensation en rendant publique son intention de devenir entraîneur, presque un an jour pour jour après son dernier match avec Boca. Diego Fucks, le biographe de l'Argentin, auteur de *Tevez, la verdadera historia (Tevez, l'histoire vraie)*, se souvient très bien du "buteur au gros caractère, charismatique, très sûr de lui, leader naturel", mais s'étonne de cette reconversion. Car "s'il a été dirigé par de très grands coaches *(Carlos Bianchi, Oscar Tabarez, Marcelo Bielsa, Alex Ferguson, Roberto Mancini, Massimiliano Allegri, Antonio Conte…)*, il a connu des clashes avec certains d'entre eux *(Ferguson, Mancini)* et n'était pas vraiment connu pour son intérêt pour la tactique". En 2017, alors sous contrat en Chine, "l'Apache" – le surnom hérité du quartier populaire de Fuerte Apache dans lequel il a grandi à Ciudadela, à la périphérie de Buenos Aires – avait même assuré qu'il ne deviendrait "ni entraîneur ni directeur sportif" une fois à la retraite, préférant aider les enfants issus des milieux défavorisés à travers sa fondation.

Le pompier de service au "salaire insignifiant"

L'ancien attaquant argentin a finalement profité de son année sabbatique pour rendre visite à plusieurs techniciens en Europe (Massimiliano Allegri, Simone Inzaghi, Stefano Pioli, Diego Simeone…), travailler sa communication grâce à l'aide d'un coach personnel et passer ses diplômes. Avant de proposer, en vain, à Carlos Retegui, un mythe du hockey sur gazon national, d'intégrer son staff lorsqu'il a été nommé à Rosario Central en juin 2022. Mal en point au moment de son arrivée, le club formateur d'Angel Di Maria a peu gagné avec lui mais s'est redressé en devenant "une équipe chiante à jouer", retient le défenseur Damian Martinez, "marqué par l'implication totale" de Tevez dont les "séances d'entraînement longues, très physiques, te permettaient de te sentir fort en match". Contrastée, l'expérience n'a duré que quatre mois et demi pour le néo-entraîneur.

Cela n'a pas empêché la direction d'Independiente de faire appel à lui, donc, pour extirper de la crise le club aux sept titres – un record en Amérique du Sud – en Copa Libertadores (l'équivalent de la Ligue des champions), étranglé par une dette de quinze millions d'euros creusée par des années de gestion calamiteuse. "C'était presque irrationnel d'accepter ce challenge, sourit Sebastian Varela del Rio, auteur du livre *Tevez, corazon Apache* (*Tevez, cœur Apache*). Surtout que son effectif était limité. Mais c'est un rebelle dans l'âme, il a toujours aimé la difficulté. L'envie d'entraîner était plus forte que tout." Preuve de sa motivation, mais aussi du peu de clubs prestigieux intéressés par son profil, "Carlitos a proposé de toucher un salaire insignifiant jusqu'en décembre", salue Esteban Saenz Rico, le secrétaire sportif d'Indepen-

"C'était presque irrationnel d'accepter ce challenge. C'est un rebelle dans l'âme, il a toujours aimé la difficulté"
Sebastian Varela del Rio, auteur du livre *Tevez, corazon Apache*

Gustavo Garello/Jam Media/Getty Images

Carlos Tevez, ancienne icône de Boca Juniors, le club rival, a su se faire adopter par tous les supporters d'Independiente grâce à ses résultats probants.

diente, "convaincu par le discours" de l'ancien goleador bombardé pompier de service.

Les mots crus de Maradona, le style de Conte

Dès novembre, une fois la mission maintien accomplie, le club lui a proposé de prolonger son contrat jusqu'à fin 2026, revalorisation salariale à la clé, "impressionné par la rapidité avec laquelle sa méthode a fait effet", justifie le dirigeant. Le bilan de ses trois premiers mois : six victoires, six nuls, deux défaites et huit places gagnées dans un classement ultra serré (19e, à six points de la qualification en Copa Sudamericana, l'équivalent de la Ligue Europa). S'il vise un jour un poste en Europe, Tevez a décidé de poursuivre son apprentissage dans la province de Buenos Aires, conscient d'avoir gagné du crédit en sauvant du désastre l'un des cinq grands clubs de la capitale (avec Boca Juniors, River Plate, San Lorenzo et le Racing).

"Les supporters ont commencé à changer d'avis après sa première conférence de presse", rembobine Nicolas Brusco, reporter couvrant Independiente pour ESPN. "Je mets ma carrière d'entraîneur en jeu", avait clamé la star ce jour-là, répétant dix-sept fois le mot "intensité" pour présenter son projet de jeu et promettant que son équipe allait "se mettre minable", au fil d'un discours viriliste ("J'ai eu les couilles de relever le défi", "Il faut être un homme pour porter ce maillot"). "Du Maradona dans le texte, observe Sebastian Varela del Rio, proche de Tevez. C'est un grand motivateur, il sait toucher le cœur de ses joueurs. C'est pour ça qu'après deux matches, il ne parlait déjà plus de maintien." Un mot dont il a banni l'utilisation au centre d'entraînement. "Comme tout le monde, j'avais des doutes, mais je dois reconnaître qu'il a transformé l'équipe", s'incline Norberto Verea, un supporter emblématique du club seize fois champion d'Argentine.

Concernant la méthode, les témoignages se rejoignent : Tevez arrive tous les matins à 6 h 30 à l'entraînement, en repart souvent très tard, exige de son groupe un investissement absolu, se montre strict au sujet des règles de vie commune tout en zappant régulièrement les mises au vert, multiplie les discussions en tête à tête avec les cadres comme les seconds couteaux, assiste aux matches de la réserve, de l'équipe féminine, garde un œil attentif sur le centre de formation et échange constamment avec son staff, composé de douze membres, dont trois de ses frères. "Tactiquement, il se repose beaucoup sur son adjoint Nicolas Chiesa *(43 ans, ancien joueur modeste des divisions inférieures italiennes et ex-adjoint de la sélection d'Équateur)* et préfère se concentrer sur le management pur", confie un intime du vestiaire. Fortement inspiré par Antonio Conte, côtoyé à la Juve, l'Apache varie les schémas de jeu mais, dans sa quête d'intensité, ne transige ni sur l'attitude ni sur la forme physique, changeant fréquemment de joueurs d'un match à l'autre selon leurs performances et le profil de l'adversaire.

Méditation et buzz malgré lui

"C'est une équipe bien regroupée, à l'européenne, qui laisse peu d'espaces entre les lignes", constate l'ancien milieu toulousain Étienne Didot, recruteur pour Lille en Amérique du Sud. "Ce n'est pas toujours spectaculaire mais l'attitude est exemplaire, applaudit la légende du club Ricardo Bochini, champion du monde 1986. Il y a une identité claire, un style combatif, de la solidité, un pressing agressif. On sent de la confiance."

> **"On sent qu'on peut battre n'importe qui, une sensation oubliée depuis des années"**
> **Eduardo Sacheri, écrivain**

Alors qu'il a confessé s'être mis à la méditation parce qu'il était "obsédé par (son) travail", Tevez, toujours affûté à bientôt 40 ans, est peu démonstratif durant les matches, qu'il vit debout devant son banc, généralement les bras croisés ou les mains dans les poches de son survêtement. En conférence de presse, en revanche, il peut être tranchant ou chambreur et ses messages sont directs, sans langue de bois, parfois autocritiques. "C'est un bon client pour les médias, qui se régalent de ses punchlines", juge Nicolas Brusco. En marge de ses interventions, toujours très suivies, les journalistes n'hésitent d'ailleurs pas à lui demander des selfies. Son aisance peut toutefois lui jouer des tours : début octobre, il a fait le buzz malgré lui en révélant que trois joueurs de son effectif "ne savaient ni additionner ni soustraire".

Le titre dans le viseur

Renforcé par les résultats, il s'est habilement mis les supporters dans la poche en devenant socio de l'institution et ambitionne, après avoir fait le ménage dans son effectif, de "lutter pour le titre" cette saison. Actuellement, l'équipe se prépare en vue de la reprise de la Copa de la Liga, prévue le dernier week-end de janvier. "On sent qu'on peut désormais battre n'importe qui, une sensation oubliée depuis des années", apprécie le célèbre écrivain Eduardo Sacheri, *hincha* d'Independiente. Quintuple vainqueur de la Copa Libertadores sous le maillot rouge, l'ancien défenseur uruguayen Ricardo Pavoni (80 ans) est lui aussi conquis : "Peu de monde y croyait mais Tevez a remis Independiente sur le bon chemin. L'espoir est revenu." Pour un temps ou pour longtemps ? **T. B.**

Allan le lapin guide la troupe de Super-Kop-Ter, désormais passée experte en matière de craquage de fumigènes, y compris le long des départementales de Vendée.

LES FEUX DE L'AMOUR ET DU HASARD

Deux fois par an, 150 copains s'en vont soutenir une équipe amateur choisie par un lancer de fléchettes sur la carte de la Vendée. Immersion chez les Super-Kop-Ter, animateurs des matches du dimanche dans le département.

Par Théo Troude,
à Saint-Christophe-du-Ligneron (Vendée)

Photos
Léo Aupetit/L'Équipe

Un lapin géant gare sa Peugeot 104 (!) sur le parvis d'une minuscule école de Saint-Christophe-du-Ligneron, dans le nord de la Vendée. Il est 14 h 30 en ce paisible dimanche d'octobre et, depuis vingt minutes, les 2 600 habitants de cette commune champêtre voient défiler des astronautes, des diables et des prêtres. Le lapin – mascotte des Super-Kop-Ter – gambade pour retrouver une marée de 150 fans vêtus de rouge et de noir, les couleurs du club à soutenir ce jour-là : l'AS Saint-Christophe (ASSC). Le coup d'envoi sera donné à 15 heures contre la réserve de Sallertaine Espoir du Marais, en Départemental 4, la Douzième Division du foot français.

"On n'est pas sur le match de l'année, mais c'est ce qui arrive quand on lance une fléchette sur une carte du département", sourit Christophe Glumineau, alias "la Glu", le directeur de la bande. Deux fois par saison, les Super-Kop-Ter réveillent un village en débarquant dans des déguisements loufoques. "On est à 200 mètres du stade, on se planque, chuchote-t-il. À 14 h 45, ils terminent leur échauffement. Nous, on se divise : une moitié en tribunes, l'autre sur la pelouse pour offrir une haie d'honneur aux joueurs. Et aucune insulte envers l'arbitre ou l'adversaire, sinon on annule tout !" "C'est ça Super-Kop-Ter, un projet imaginé par sept copains en soirée, nous glisse le lapin, Allan de son prénom. C'était juste après des confinements ultra-ennuyeux. On voulait faire un truc qu'on kiffe, supporter des clubs amateurs et leur organiser une fête. L'idée du hasard a plu, et on a vite trouvé notre nom : un mélange entre « supporter » et « kop », à l'anglaise."

Faire vivre la buvette

Le convoi s'élance sans un bruit, franchit la D754, escalade une barrière attenant à un terrain de pétanque dont les contours menacent de s'écrouler. Les vingt spectateurs habituels restent figés. À 14 h 55, les deux équipes entrent sur le terrain, bosselé et aux lignes pas franchement droites. Elles fendent la foule et les confettis, dans le vacarme des tambours et des trompettes. "C'est quoi ce délire ? Ça fout les frissons", s'émeut Bastien, défenseur de l'ASSC. "On a l'impression d'être en Ligue des champions", reprend Ludovic, le numéro 8. Allan le souligne, la configuration du stade est idéale, avec "le bar pile entre les deux tribunes". De quoi faciliter l'autre objectif : faire vivre la buvette. Jany Lobjois, le président du club, essuie la sueur de son front en rapportant un dixième fût de bière. "J'étais le seul au courant de la venue du groupe pour des raisons logistiques, mais je ne m'attendais pas à autant de monde, rigole-t-il. On va tripler notre consommation habituelle, on a loué une chambre froide… C'est unique."

À la mi-temps, on retrouve l'arbitre accoudé au bar. Fanou, de son surnom, est une figure de l'ASSC. Mais Fanou a de gros problèmes de vue, confesse Pascal, habitué du stade municipal. Il compense par l'énergie et la passion." À l'heure de jeu, Fanou siffle un penalty discutable pour Saint-Christophe. Le ballon termine au fond des filets, les gradins tremblent. Au coup de sifflet final, le terrain est envahi pour célébrer la victoire (1-0). Les vestiaires des équipes et des arbitres aussi. Fanou reçoit une flopée de bisous, et les vaincus allument une cigarette avec leurs bourreaux. Personne ne veut la fin de cette journée, sauf Baptiste. En pressant le pas, le numéro 13 de Saint-Christophe salue ses partenaires. "C'était tellement d'émotions… Mais je dois traire mes vaches !"

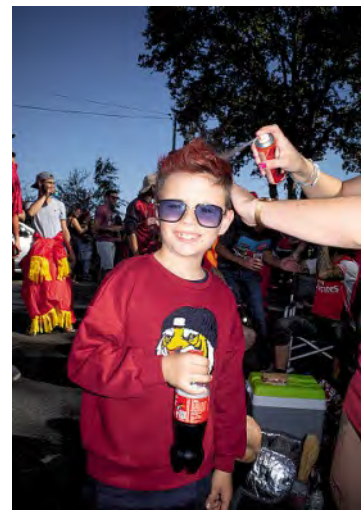
Portfolio

Séduits par l'initiative, les vingt spectateurs habituels étendent la banderole des Super-Kop-Ter, réunis dans la tribune juste derrière eux (ci-dessus). À l'heure de célébrer l'unique but de la partie, certaines supportrices en descendent pour participer à un craquage de fumigènes (à gauche), tandis qu'un prêtre de circonstance bénit le stade municipal (à droite). Tous ont bien mérité cette fête, après avoir passé plus d'une heure sur un parking, dans le plus grand secret, à réviser onze chants écrits pour l'occasion (ci-dessous). Sur la mélodie de *Sara perché ti amo* ou de l'hymne du FC Nantes, le club le plus populaire du coin.

Super-Kop-Ter

Au coup de sifflet final, les Super-Kop-Ter, cheerleaders comprises, font irruption dans les vestiaires afin de poursuivre les chants, les danses et le partage des bières. Même l'équipe perdante, surprise à la sortie de la douche (en bas), est de la partie, sauf le coach, Emmanuel Leroy, au fond de la pièce, encore dépité du penalty litigieux concédé.

Portfolio



Les joueurs de Sallertaine, en bleu, de l'AS Saint-Christophe, comme les enfants, se souviendront longtemps de leur entrée (à gauche), au milieu d'astronautes et de cornets de frites géants. Tous les déguisements fonctionnent, même les maillots d'équipes plus célèbres, tant qu'il y a du rouge et du noir (ci-dessus). Le public a également adoré Adrien et Daniel, les commentateurs sans vrai micro et qui commentent donc pour eux-mêmes (en bas). Ainsi que Fanou, l'arbitre (torse nu à droite, cigarette au bec), qui finira ému aux larmes. "J'en suis à ma trente-cinquième licence au club, un moment pareil n'était jamais arrivé et n'arrivera plus jamais."

FICHE DE MATCH
AU COUP D'ENVOI

LENS-ARSENAL : 2-1
2e JOURNÉE DE LIGUE DES CHAMPIONS 2023-2024

Franck Haise "ÇA N'A PAS ÉTÉ UN EXPLOIT"

Au bout d'un de ses plus grands matches européens, Lens renversait Arsenal (2-1) à Bollaert-Delelis, le 3 octobre 2023 en Ligue des champions. Franck Haise, l'entraîneur, décrypte le plan gagnant qui a permis aux Sang et Or, malgré une cinglante défaite au retour (0-6), de finir troisièmes de leur groupe et d'être reversés en seizièmes de finale de Ligue Europa. Par Théo Troude, à Avion. Photos Sacha Balti/L'Équipe

Onze hommes déterminés. Debout, de gauche à droite : Kevin Danso, Facundo Medina, Jonathan Gradit Salis Abdul Samed, Florian Sotoca et Brice Samba. Au premier rang, de gauche à droite : Nampalys Mendy, Przemyslaw Frankowski, Deiver Machado, Elye Wahi et Adrien Thomasson.

Bernard Papon/L'Équipe

L'APPROCHE DU MATCH

"J'AI DIT À THOMASSON : « NE T'INQUIÈTE PAS, ON VA BIEN DORMIR »"

"Les choses tournaient rarement à notre avantage en début de saison *(4 défaites et 2 nuls lors des 6 premiers matches, toutes compétitions confondues).* Mais, à l'heure d'aborder Arsenal, je n'avais aucun doute. D'abord, parce que ça faisait plusieurs matches qu'il y avait de plus en plus de positif dans ce que l'on construisait. Je le voyais même à l'entraînement. On venait également d'enchaîner deux victoires en Championnat *(contre Toulouse, 2-1, et à Strasbourg, 1-0)* qui nous avaient fait du bien. Et puis, ce n'est pas le doute qui doit vous envahir quand vous êtes à 100 % dans la peau du challenger avant une rencontre.

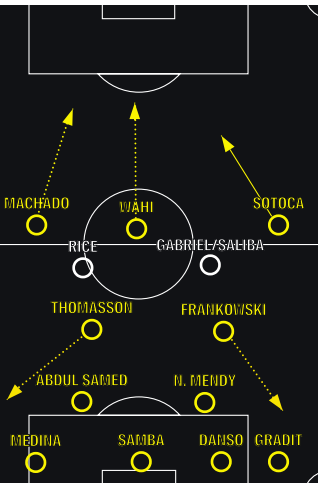
J'ai eu une discussion avec Adrien *(Thomasson)* la veille du match, parce qu'il avait loupé à peu près tout ce qu'il avait tenté lors de la dernière séance d'entraînement. Le fait qu'Adrien, qui est d'une grande régularité technique et tactique, passe à travers une séance, c'est rarissime. Et il avait manqué deux grosses occasions à Strasbourg. J'ai échangé un quart d'heure avec lui : « Ne t'inquiète pas, on va bien dormir. Il faut faire une bonne nuit. Des erreurs, tout le monde en fait et en fera. L'important c'est de passer à autre chose. » Je ne pouvais pas imaginer ce qui allait arriver le lendemain *(Thomasson égalisera après avoir été impliqué sur le but d'Arsenal, voir ci-dessous).* J'ai d'ailleurs bien dormi, parce que je savais que l'équipe était capable d'être au rendez-vous. Bon, ce n'est pas pour autant que vous ne pouvez pas perdre, loin de là. Mais je savais qu'on ferait un gros match, quelle que soit l'issue. Je le savais."

Au bout de cinq minutes de jeu, déjà, Arsenal cesse de relancer avec quatre défenseurs. Zintchenko délaisse son côté gauche pour former un double pivot avec Rice en 3+2. Lens ajuste alors son système avec quatre joueurs formant un "carré" connecté défensivement pour gêner la construction. Nampalys Mendy et Abdul Samed montent d'un cran pour empêcher Arsenal de trouver Odegaard et Havertz.

LE PLAN DE JEU

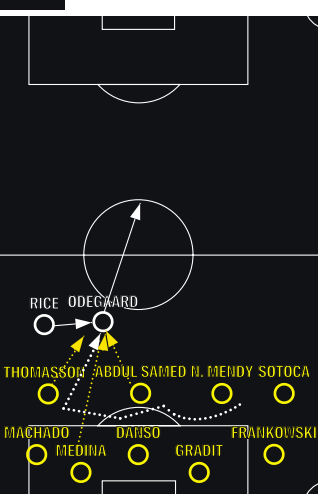
"ALTERNER ENTRE UN BLOC HAUT ET UN BLOC ASSEZ BAS"

"On s'attendait à ne pas avoir la possession. Et si tu ne défends pas avec intelligence et précision contre des équipes de ce calibre-là, tu ne peux rien espérer. En théorie, Arsenal relançait avec sa ligne de quatre défenseurs et Rice, placé juste devant. Sauf que, de ce schéma en 4 +1, ils passaient en 3 +2, avec Zintchenko comme un véritable milieu de terrain *(le latéral gauche monte d'un cran pour former un duo de milieux défensifs avec Rice, voir schéma ci-contre).* Cela leur permettait de trouver plus de solutions et ainsi de libérer plus facilement leurs relayeurs, *(Martin)* Odegaard et *(Kai)* Havertz. Je m'attendais à ce qu'ils le fassent. Sans ballon, il y avait donc la nécessité de bien défendre sur ce 3 +2. Si on ne s'adapte pas, ils sont à cinq contre trois *(le 3 +2 d'Arsenal se* •••



Lens réussit à couper l'adversaire en deux. D'abord, en poussant un central (Gabriel ou Saliba) à quitter sa ligne de quatre, sans ballon. Thomasson et Frankowski décrochent et s'écartent pour libérer l'axe. Machado et Wahi peuvent réaliser des appels en profondeur. Sotoca, lui, peut être cherché pour une déviation de la tête.

Comme sur l'action qui précède l'égalisation, Lens isole Odegaard avec un 5-4-1 compact et bas. Chassé, le Norvégien doit décrocher. Deux passes en retrait plus tard, Lens peut remonter son bloc et égaliser.



••• *trouve face à Sotoca, Wahi et Thomasson, la première ligne lensoise devant),* ils sortent la balle comme ils veulent et *(Bukayo)* Saka ou *(Leandro)* Trossard peuvent alors être trouvés sur les ailes avec le risque de devoir jouer des duels contre eux dans tes 25 derniers mètres…

Donc notre objectif, sur leurs relances, était de défendre en faisant avancer nos pivots *(les deux milieux défensifs)* pour mettre beaucoup de densité. Si tu fais avancer les trois de devant et que le double pivot, lui, n'avance pas, tu te fais transpercer et Arsenal aurait trouvé facilement Rice. Dans ce cas, tu es toujours en décalage, tu leur donnes un temps d'avance et tu es obligé de reculer. L'idée était donc de rester en un-contre-un. Il faut avoir les profils pour faire ça et l'habitude. Ce qu'on a. Mais on ne pouvait pas presser haut tout le temps, donc il fallait aussi alterner entre des séquences avec un bloc haut et d'autres avec un bloc assez bas. Nos pistons le savaient : contrairement à 80 % du temps, où ils défendent en avançant, ils devaient cette fois défendre plus bas sur des joueurs qui ont des profils de percussion.

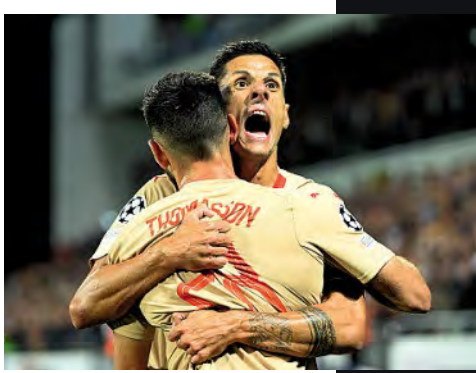
Frankie *(Frankowski)* à droite et encore plus Macha *(Machado)* à gauche sur Saka se devaient de répondre présent dans les un-contre-un. Macha possède les jambes et la niaque pour. Et Frankie, qui a beaucoup progressé dans la lecture des situations défensives, est un joueur très fiable, maintenant, dans ce secteur. L'objectif, en bloc médian, voire bas, était de faire des prises à deux sur les joueurs excentrés. Parce que si tu es compact, tu peux aller sur Saka – le prototype de l'excentré dribbleur – avec Machado, rapprocher « Fac » *(Medina)* ou Salis *(Abdul Samed),* voire l'animateur qui était plus haut, Adrien *(Thomasson)* en l'occurrence. C'était une donnée importante pour nous. Dès que les joueurs excentrés étaient touchés, il nous fallait faire ces prises à deux et bien coulisser sur le terrain. Et, quand on avançait, il fallait que les onze joueurs soient impliqués. Ensuite, avec le ballon, l'idée était de couper l'adversaire en deux, notamment sur nos sorties basses *(voir schéma ci-contre).*"

LA PREMIÈRE PÉRIODE
"ISOLER ODEGAARD, PRENDRE DES RISQUES ET LES AMENER À JOUER LONG"

"On a bien débuté, sans être mis en danger de manière importante. On arrivait, et c'était l'une des clés, à isoler Odegaard, à faire en sorte qu'il touche le ballon dans des zones moins sensibles, avec le moins d'espace possible, à le gérer quelle que soit la hauteur du bloc. Car, quand il est touché à 20 mètres du but, c'est souvent très dangereux. On coupait donc les relations pour qu'il ne soit pas trouvé et ne puisse pas toucher les excentrés. On parvenait à avoir un gros contrôle de son positionnement aux abords de la surface de réparation, effectué par notre double pivot. D'ailleurs, très vite, *(Mikel)* Arteta lui a demandé de tomber *(comprendre « décrocher »)* parce qu'ils étaient emmerdés par notre pressing. Il fallait pouvoir suivre Odegaard, parfois très loin, s'il partait d'assez bas. Et, vu l'intelligence de leurs déplacements et leur qualité technique, on s'expose toujours à la moindre erreur. Leur but *(Gabriel Jesus, 0-1, 14e)* est uniquement dû à la mauvaise passe de Thomasson. Ce qui me plaît ensuite, c'est la réaction collective. Quand

L'attaquant d'Arsenal Gabriel Jesus a profité d'une erreur lensoise pour ouvrir le score dès la 14e minute.

L'explosion de joie de Florian Sotoca après l'égalisation de Thomasson.



Brice Samba, le gardien de but lensois, a multiplié les arrêts et les parades pour garder son équipe dans le match.

Bernard Papon/L'Équipe - Franck Faugère/L'Équipe

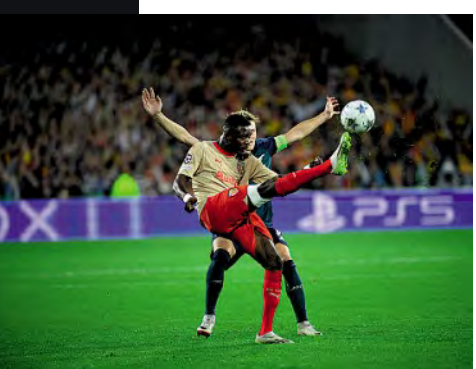
on a décidé de défendre en avançant, on s'est créé un but. Ça faisait partie des situations qu'on avait identifiées pour les mettre sous pression : les amener à jouer long. Une équipe, quelle qu'elle soit, a plus de chances de perdre des ballons quand elle joue long que quand elle joue court. L'idée, c'était vraiment d'être juste dans le dos des latéraux et de bien fixer pour avoir des deux-contre-un sur les côtés *(un travail réalisé par les paires Sotoca-Frankowski et Thomasson-Machado).*

Sur l'action du premier but, Machado, qui était pourtant plus bas et donc assez loin au départ, arrive dans le dos de Tomiyasu. Raya est en dehors de ses 16 mètres, Elye Wahi vient sur lui, donc il sait qu'il va devoir lâcher la balle. Il est donc obligé d'aller jouer non pas un ballon court, mais un ballon à mi-distance. Ce qui permet à Macha d'avancer et de gagner le ballon sur Tomiyasu. On a mis en difficulté leur gardien, un excellent joueur au pied, on a réussi à gratter le ballon en avançant. Et on s'était dit qu'il fallait avoir l'intention de rester très vertical et donc conserver le temps d'avance, quitte à prendre des risques, c'est-à-dire perdre des ballons. Machado a eu cette intention de jouer vite et fort vers l'avant après avoir récupéré la balle. Bon, après, Elye *(Wahi)* réalise un exploit technique de très haut niveau, en réussissant à faire cette remise en deux temps qui arrive dans de bonnes conditions pour qu'Adrien *(Thomasson)* puisse terminer en une touche, avec un dernier geste parfait (1-1, 25e). Elye et Adrien réalisent deux gestes parfaits sur cette action. Ensuite, quand Arsenal a perdu Saka *(sorti sur blessure à la 34e),* rien n'a changé, sauf un point : on a su qu'on subirait moins de danger sur les un-contre-un. Ce sont toujours des bons joueurs qui entrent dans cette équipe *(le Portugais* •••

Quand l'adversaire répète des passes latérales ou en retrait, les Lensois, en bloc, pressent haut pour pousser le seul joueur libre, Raya, à jouer long. Privé de solutions, le gardien manque sa passe pour Tomiyasu. Machado récupère, joue vite vers Wahi, avant la finition clinique de Thomasson (1-1, 25e).

Au tableau !

Dans le jeu comme sur les coups de pied arrêtés, Arsenal a souvent éprouvé des difficultés dans les airs face aux Lensois.



En coupant les lignes de passe de Martin Odegaard, les Sang et Or, et notamment Salis Abdul Samed, ont déréglé la belle mécanique anglaise.

Bernard Papon/L'Équipe - Franck Faugère/L'Équipe

Fabio Vieira, en l'occurrence), mais les caractéristiques ne sont pas les mêmes : moins de vitesse, moins de percussion, et on reculait donc moins vite."

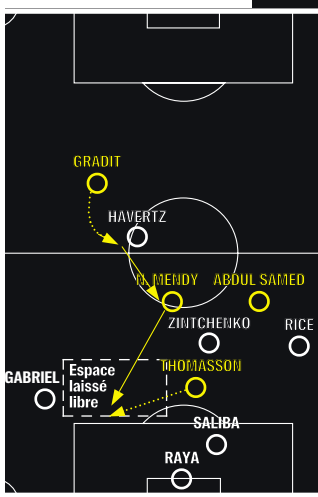
LA MI-TEMPS
"JE PARLE PEU DE MANIÈRE GÉNÉRALE"

"Il y a toujours des choses à modifier à la pause. L'élément principal concernait le plan offensif : régler la distance de Machado par rapport au positionnement du latéral *(Tomiyasu).* « Macha » était un peu trop haut sur cette première période. Et sur l'aspect défensif, « Fac » *(Medina)* avançait facilement sur Odegaard. Alors que Jo *(Gradit)* sur Havertz… Il y a eu quelques moments où il aurait pu y aller, un peu plus haut, et a parfois moins osé. Sauf que si le plan de jeu est fait comme ça, on n'a pas le choix, il faut avancer tous ensemble. On a aussi souhaité garder cette volonté d'aller haut sur les six mètres. Un six mètres étant une phase arrêtée, c'est plus facile de déclencher un pressing. Arsenal avait une autre structure sur les sorties basses, en 4-2-4 *(Odegaard et Rice étant cette fois les deux milieux).*

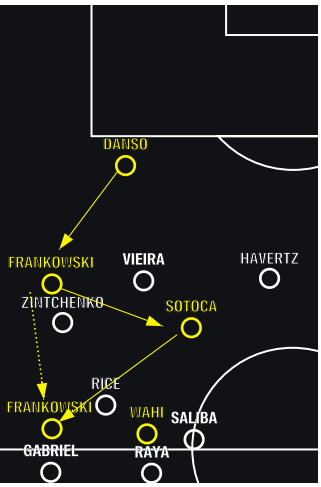
Je faisais donc monter un piston *(Machado)* sur les six mètres adverses pour « matcher » carrément leur système de jeu. On se trouvait plus ou moins en 4-4-2 *(Wahi et Thomasson devant, Sotoca, N. Mendy, Abdul Samed et Machado juste derrière).* L'idée, c'était d'être haut et de les obliger à jouer plus long. Encore une fois, ils n'aiment pas ça, en tout cas ils ne le font pas souvent. Parce que je savais que dans le domaine aérien, mes défenseurs avaient de grandes chances de gagner les ballons. La mi-temps, pour moi, n'est pas un moment dédié à la motivation. Il faut éviter de parler pendant un quart d'heure, de noyer les joueurs d'informations. Il y a un besoin de calme. Je parle peu de manière générale, donc c'est également valable à la pause. Et si tu parles plus à la mi-temps d'une rencontre comme celle-là, tu montres aux joueurs qu'il y a des matches importants et d'autres qui ne le sont pas. Or, tous les matches sont importants. Il y avait quand même beaucoup de choses très positives."

LA SECONDE PÉRIODE
"PEU D'ÉQUIPES MARQUENT CONTRE ARSENAL APRÈS QUINZE PASSES…"

"Même si on défend à onze, que tout le monde est concerné, Arsenal peut très bien gagner le match s'il n'y a pas les parades de Brice *(Samba),* notamment une de la jambe droite sur un corner *(66e).* L'idée était de continuer à bien défendre à onze et de prendre un risque dès qu'on le pouvait, dès qu'il y avait des « passes starter » pour déclencher. Et attendez… *(Il marche cinq mètres, jusqu'à son bureau, pour récupérer un papier.)* J'ai pris quelques notes : sur notre second but, on aligne quinze passes. Il n'y a pas beaucoup d'équipes qui marquent contre Arsenal à la suite de quinze passes et quasiment cinquante secondes de possession. Il y a d'abord un temps de préparation. Et après, on trouve cette fameuse passe starter, d'accélération, avec Frankowski. Il lance un une-deux, en une touche avec Sotoca pour prendre le temps d'avance sur le •••



Cinq minutes avant le 2-1, une action illustre les principes lensois. Zintchenko et Rice pris par Nampalys Mendy et Abdul Samed, Gabriel relance sur Havertz, plein axe. Gradit, plus prompt, récupère le ballon. Mendy est trouvé et joue en profondeur pour Thomasson dans l'espace laissé libre par Zintchenko, venu une nouvelle fois former un double pivot avec Rice. Abdul Samed se projette pour reprendre le centre de Thomasson. Ça passe juste à côté. Arsenal était prévenu…

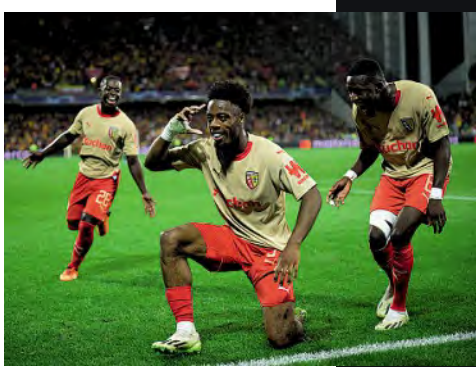


Sur le but de la victoire, après quinze passes, Danso écarte sur Frankowski. Sotoca se fend d'un appel qui surprend Havertz et lui permet de répondre au une-deux recherché par le latéral. En une passe, que Haise appelle "starter", deux joueurs sont éliminés et le Polonais est servi dans le dos de Zintchenko. Son centre au point de penalty, entre la défense et Rice, est repris de volée par Wahi.

••• côté droit. Et ensuite, Wahi sait ce qu'il a à faire. Pour en avoir discuté avec lui après, il a très vite vu, sur cette situation-là, qu'on avait pris le temps d'avance.

Obligatoirement, les défenseurs sont en train de reculer. Ils doivent être en protection, pour enlever le maximum d'espace entre eux et leur gardien, donc il l'a vu, se met en retrait, et Frankie *(Frankowski)* lui met le ballon au bon endroit, au point de penalty *(2-1, 69e).* Aussitôt, je montre deux doigts à Elye, pour lui dire : « Encore deux minutes à fond et je te sors. » Ensuite, on a subi le scénario. On peut choisir de mettre un bloc un peu plus bas parfois, mais jamais d'être aussi bas pendant un quart d'heure. L'équipe adverse avait de la maîtrise et l'envie d'égaliser. Donc, nous, on a reculé, mais c'est quasi naturel au vu du contexte et de l'adversaire. Je ne cherche pas à faire un quart d'heure devant nos seize mètres, parfois même dans nos seize mètres, mais on sait le faire.

On avait aussi su le faire la saison passée sur un certain nombre de matches, toujours en fin de partie. Et on a su tenir avec quelques aménagements : quand Machado est sorti, c'était mieux de mettre Frankowski à gauche, car c'est plus facile pour un faux pied de défendre sur un faux pied *(Fabio Vieira, un gaucher positionné côté droit).* La satisfaction au final, c'est d'avoir bien défendu avec un bloc haut, dans la prise de risques, comme en bloc bas, et d'avoir laissé Arsenal le plus possible hors de nos seize mètres. On a eu cette capacité à bien défendre quelle que soit la hauteur du bloc. Le premier but est venu sur une récupération haute et sur nos quatre occasions nettes, on en a deux qui font suite à des récupérations hautes dans le camp adverse."



Nampalys Mendy et Salis Abdul Samed viennent féliciter Elye Wahi, l'auteur du second but des Sang et Or.

Bernard Papon/L'Équipe

L'IMAGE QUI RESTE
"AU MILIEU DE TOUT ÇA, J'AI VU UNE DAME PLEURER"

"L'image qui me reste… *(Il prend quelques instants de réflexion.)* Il y a un dernier sauvetage dans notre surface de réparation et là, je me persuade qu'on va gagner. Parce que quand tu es mené, que tu reviens à 1-1, que tu fais ce match-là contre Arsenal, très proche en termes d'occasions, de tirs – bon, eux ont eu plus de maîtrise, mais ça, on le savait – et que tu gardes l'avantage à 2-1… Tu te dis : « Ce match est pour nous, c'est tout. » Il faut contextualiser : quand tu es Lens, actuellement, par rapport à Arsenal, et que tu renverses la situation, oui, c'est un exploit. Mais sur ce match, je dis bien sur un match, ça n'a pas été un exploit dans le sens où on a construit des choses*. Ç'aurait été un pur exploit, un hold-up si on avait traversé seulement deux fois le milieu de terrain, avec trente-deux tirs à deux, un tir cadré, et huit ou neuf occasions à une.

Après, non, on n'a pas tout bien fait. La perfection, ça n'existe pas. Ce qui est certain, c'est que contre Arsenal, si tous les joueurs ne sont pas entre 80 et 95 % de ce qu'ils peuvent donner dans la concentration, sur le plan émotionnel, sur le plan technique, dans le respect du plan de jeu, tu ne gagneras jamais. Et on a réussi ça. Quant aux émotions, quand tu es sur le terrain, tu ne réalises pas tout directement. Oui, tu te rends compte de l'ambiance, que tout le monde passe un super moment. Mais dès le lendemain, je ne pensais qu'au derby contre Lille *(1-1, le 8 octobre)* puisque dans le football, c'est toujours le match d'après qui compte. J'ai regardé la

La joie des supporters au coup de sifflet final.

FICHE DE MATCH
AU COUP DE SIFFLET FINAL

rencontre face à Arsenal le lendemain matin, mais je dois vous avouer qu'il y a vingt minutes de la seconde période que j'ai revues en accéléré, sans m'arrêter.

Mais, au milieu de toutes ces images, j'ai vu une dame pleurer dans les tribunes. Sur les replays de l'UEFA, j'ai trois plans à ma disposition : un plan large, un encore plus large, et le plan télé. Donc, selon les situations, je passe de l'un à l'autre, même si je préfère logiquement les plans larges pour visualiser l'ensemble d'une action. En fin de rencontre, c'était une succession de corners, de coups de pied arrêtés, donc j'étais sur le plan télé. C'est pour ça que j'ai vu cette dame pleurer, et l'image a été reprise ensuite. Je suppose qu'il y en a eu d'autres, des supporters émus, en tout cas il y avait beaucoup de joie. Et le football, c'est fait pour ça. L'important, c'est de donner des émotions. Ce soir-là, on en a donné. On en a vécu aussi." **T. Tr.**

* L'interview a été réalisée avant le match retour, perdu 0-6 par les Lensois à l'Emirates.

LES STATS

LENS		ARSENAL
33 %	POSSESSION	67%
10	TIRS	11
3	TIRS CADRÉS	6
3	CORNERS	5
4	HORS JEU	0
8	FAUTES COMMISES	10
264	PASSES RÉUSSIES	627
0,74	EXPECTED GOALS	1,51
6	ARRÊTS DU GARDIEN	1

LES BUTS

0-1 Gabriel Jesus (14e, passe de Saka)
1-1 Thomasson (25e, passe de Wahi)
2-1 Wahi (69e, passe de Frankowski)

Inoubliable tour d'honneur pour les joueurs.

LE QUIZ DE FRANCK : 6/10

"Combien de ballons votre attaquant, Elye Wahi, a-t-il touchés ?
Quatorze-quinze ? (**Vrai**. Quatorze.) **1/1**

Vous avez fait quatre changements, qui est entré ?
Wesley Saïd, Ruben Aguilar, Andy Diouf et Morgan Guilavogui. (**Faux.** Angelo Fulgini est entré, pas Guilavogui.) **1/2**

Combien de frappes cadrées pour Lens ?
Trois ? (**Vrai.**) **2/3**

Qui est le seul Lensois à avoir reçu un carton jaune ?
Salis. (**Vrai.** Abdul Samed.) **3/4**

Quelle équipe a gagné le plus de duels ?
Je pense que c'est nous, parce que l'équipe qui a le plus de possession ne gagne pas forcément plus de duels. (**Vrai.** 40 contre 34.) **4/5**

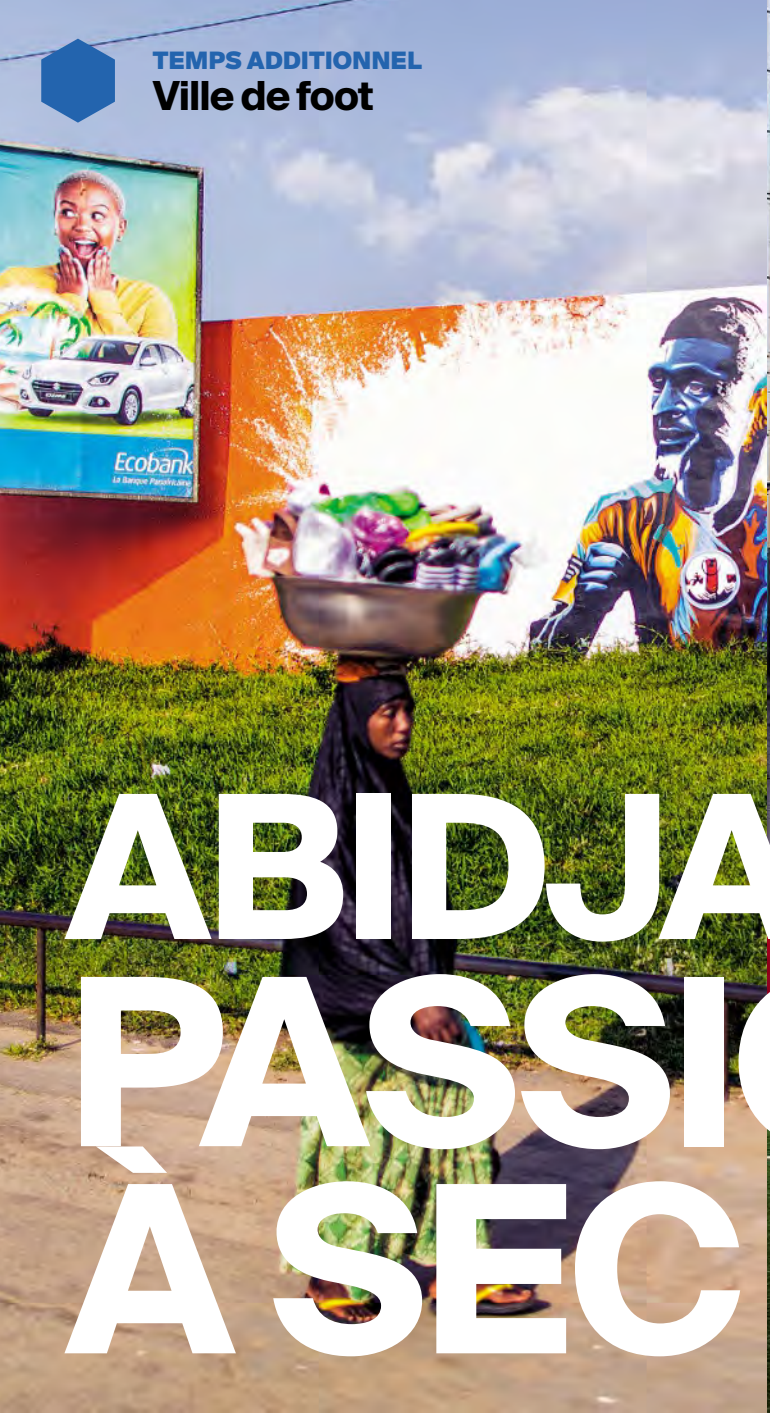
Combien d'arrêts ou de parades pour votre gardien de but Brice Samba ?
Six arrêts, dont trois belles parades. (**Vrai.**) **5/6**

Quelle équipe a commis le plus de fautes durant la rencontre ?
Nous, sans problème ! (**Faux.** 8 fautes lensoises pour 10 côté Arsenal.) **5/7**

Quel joueur d'Arsenal a touché le plus de ballons ?
Saliba, peut-être ? (**Faux.** Rice, 128.) **5/8**

Quel Lensois a touché le plus de ballons ?
Medina ? (**Faux,** de peu. 53 pour Medina, 54 pour Gradit.) **5/9**

Quel est le pourcentage de possession de la balle pour Lens ?
On doit se situer à 32-35 % de possession. (**Vrai,** 33 %.) **6/10**." **T. Tr.**



ABIDJAN, PASSION À SEC

Par Dave Appadoo, avec Adam Khalil, à Abidjan (Côte d'Ivoire)

Photos Laurent Gudin/L'Équipe

ATLAS

Abidjan, Côte d'Ivoire.
Population
5 686 350 habitants.
Température moyenne l'hiver 26 °C.
Température moyenne l'été 32 °C.
Ensoleillement
6 heures par jour.
Précipitations
137 jours par an.

Et soudain, devant plusieurs milliers de personnes, je me suis mis à danser. Sans vraiment m'en rendre compte. Comme "emporté par la foule", pour paraphraser la merveilleuse Édith Piaf, dans une posture qui sied difficilement à la fonction de journaliste requérant de la maîtrise et un pas de côté pour mieux observer. Mais, à ce moment-là, le supposé pas de côté s'est mué en pas de coupé-décalé, tout en ayant conscience que, chez les experts du genre, je coupais-décalais laborieusement. Mais qu'importe, ce rythme vibrant du kop de l'ASEC Mimosas d'Abidjan avait eu raison de ma retenue professionnelle, emportée par les chants et les percussions à l'unisson à l'occasion de ce rendez-vous de Ligue des champions face aux Marocains du Wydad Athletic Club (WAC) de Casablanca au stade Félix-Houphouët-Boigny, le Felicia comme il est surnommé.

Le "Mur jaune" de l'ASEC et le désert

Une manière de procession débutée une heure avant le coup d'envoi pour ambiancer ce rendez-vous sans jamais s'arrêter. Enivrant, forcément, avec ce panorama "or" à vous brûler la rétine, toute la tribune ayant adopté la couleur du club pour se surnommer "Le Mur jaune", comme me le dit Ousmane Diabaté, le représentant de ces supporters à la genèse singulière. "Il y a toujours eu un engouement incroyable autour de l'ASEC car c'est le club numéro un en Côte d'Ivoire. Moi-même je

Derrière la vitrine de l'équipe nationale et de la CAN, qui a lieu en Côte d'Ivoire du 13 janvier au 11 février, le Championnat peine à se structurer et à susciter l'engouement. Le modèle des académies et les rêves d'Europe ont (presque) tout emporté.

53

suis un supporter depuis ma naissance quasiment et ceci de père en fils. C'est notre vie. Mais il y a quelques années, cet engouement prenait un caractère négatif. On était trop à fleur de peau, on passait notre temps à critiquer notre équipe, nos joueurs, ça devenait tendu. Et cette aigreur permanente finissait par plomber l'atmosphère autour de notre club. Du coup, il y a quatre ou cinq ans, avec quelques supporters influents, nous avons décidé de repenser notre façon de soutenir l'ASEC. Nous avons voulu créer une ambiance qui ne serait que positive, seulement au soutien de nos couleurs, en décidant de chanter et d'encourager non-stop nos joueurs, indépendamment du résultat. Et de plus en plus de gens reviennent au stade juste pour vivre l'expérience du « Mur jaune », c'est top." Pourtant, malgré cette ferveur, l'assistance était clairsemée, à l'occasion d'un match au sommet continental. Alors, Abidjan ? Ville de foot, vraiment ? Alors que la capitale ivoirienne accueille la CAN, du 13 janvier au 11 février, la question peut se poser.

L'erreur de Roger Boli

Le lendemain de la victoire de l'ASEC sur le WAC (1-0), rendez-vous est pris dans une autre enceinte de premier plan de la capitale économique ivoirienne, le stade Robert-Champroux, avec une figure bien connue du football français et ivoirien, Roger Boli. Chemise relax, jean à la mode, silhouette impeccable à 58 printemps, l'ancien •••

PRATIQUE

Décalage horaire
- 1 heure en hiver.

Distance Paris-Abidjan
7 208 km.

Vol Paris-Abidjan 6 heures 30

Prix du billet d'avion
850 euros en haute saison, 500 euros en basse saison.

Nuit d'hôtel 70 à 250 euros.

Trajet aéroport - centre-ville
11 euros maximum en taxi. De 1,50 euro à 2,30 euros en bus.

Transport en commun
50 centimes d'euros.

Yacine Idriss Diallo, le président de la Fédération (en haut, à gauche) et Roger Boli, l'ancien attaquant de Lens dans les années 1990 (page de droite), ne peuvent que regretter le désintérêt du public pour le Championnat ivoirien. Le football local et les futurs talents ont tous le regard tourné vers l'Europe, en témoigne la multiplication des académies comme le FC OSA à Abobo (ci-dessus) ou d'autres structures plus improvisées comme à Treichville.

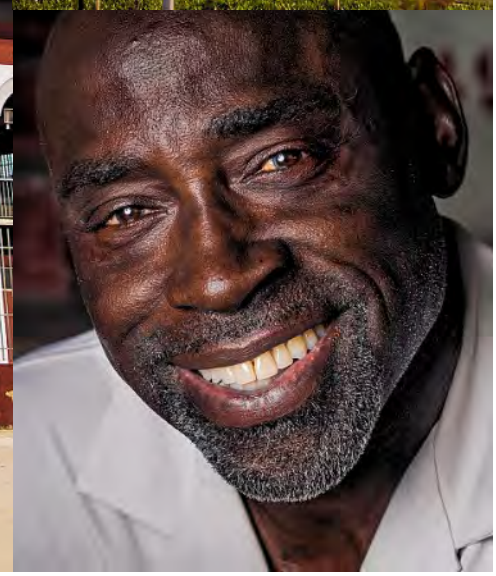
••• buteur de Lens se présente dans ce stade propret de la commune de Marcory (Abidjan étant un district autonome regroupant dix communes) en réalisant sa boulette. "Punaise, j'étais sûr qu'il y avait un match de Championnat ici, c'est pour ça que je vous ai dit de venir me rejoindre là", nous explique-t-il en se marrant. Un raté anodin en apparence, mais significatif du rapport distendu au foot local que regrette lui aussi Roger Boli.

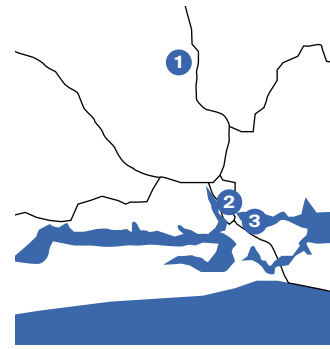
"Quand j'étais gamin, on allait tous les week-ends au stade, c'était plein à chaque fois. Toute la semaine, on ne parlait que du match à venir ou de celui qui venait de se jouer. Et pour le derby entre l'ASEC et l'Africa Sports, il fallait venir trois ou quatre heures avant le début, et je n'exagère pas, sous peine de rater le coup d'envoi, tellement il y avait de monde. Et, en cas de défaite, personne ne parlait à la maison pendant plusieurs jours. Ça n'a plus rien à voir..." Une passion de toujours que Roger Boli espère retrouver comme directeur sportif de l'Africa, son club de cœur, aujourd'hui en Deuxième Division et qui tente de remonter sous la houlette d'un coach corse, Pierre Mariotti (59 ans).

Si l'Africa Sports dispose de la base de supporters la plus forte du pays, ça n'empêche pas Boli de se désoler : "Les stades sont souvent vides, les gens ne sont plus intéressés par leur vivier local, et comme l'organisation n'est pas très lisible, on s'y perd un peu. La preuve, j'ai confondu le jour du match." L'heure de pointer une particularité du Championnat qui peut expliquer le manque d'ancrage : les clubs n'ont pas réellement de stade attitré, les enceintes appartenant aux instances publiques. Certaines, comme le stade Champroux, peuvent accueillir plusieurs rencontres de Ligue 1 de différents clubs basés à Abidjan... ou ailleurs.

Les stigmates de la guerre civile

Car, depuis plus d'une décennie, le gouvernement ivoirien a décidé de rassembler un maximum de rencontres à Abidjan pour des motifs de logistique et de sécurité. La raison ? La crise post-électorale de 2011 entre partisans du président sortant Laurent Gbagbo et ceux du vainqueur proclamé, Alassane Ouattara, qui va conduire à des affrontements d'une grande violence à Abidjan et un peu partout ailleurs. Une guerre civile qui trouve ses origines à la charnière des années 1990-2000 avec l'émergence du concept d'"ivoirité", une sorte de recentrage sur la primauté ivoirienne en réponse à l'esprit d'ouverture du président d'alors, Félix Houphouët-Boigny, qui accueillait à tour de bras les ressortissants de pays voisins. Au point qu'en Afrique de l'Ouest, Abidjan était surnommée "Petit Paris". Cette "ivoirité" peut encore avoir un peu d'écume, comme quand Émerse Faé, deuxième adjoint du sélectionneur Jean-Louis Gasset et coach des Espoirs, doit se "défendre" face aux critiques. L'ancien joueur de Nantes et Nice prend le temps de nous l'expliquer au détour d'un centre





STADES

1. Stade Alassane Ouattara
(surnommé stade olympique d'Ebimpé) Anyama.
Équipe résidente sélection nationale.
Inauguration 2020.
Capacité 60 000 places.

2. Stade Félix-Houphouët-Boigny
(surnommé le Felicia) Le Plateau.
Équipes résidentes ASEC et équipe nationale.
Inauguration 1964.
Capacité 40 000 places.

3. Stade Robert-Champroux
Marcory.
Équipes résidentes Africa Sports, SOA, ASEC principalement.
Inauguration 1952.
Capacité 10 000 places.

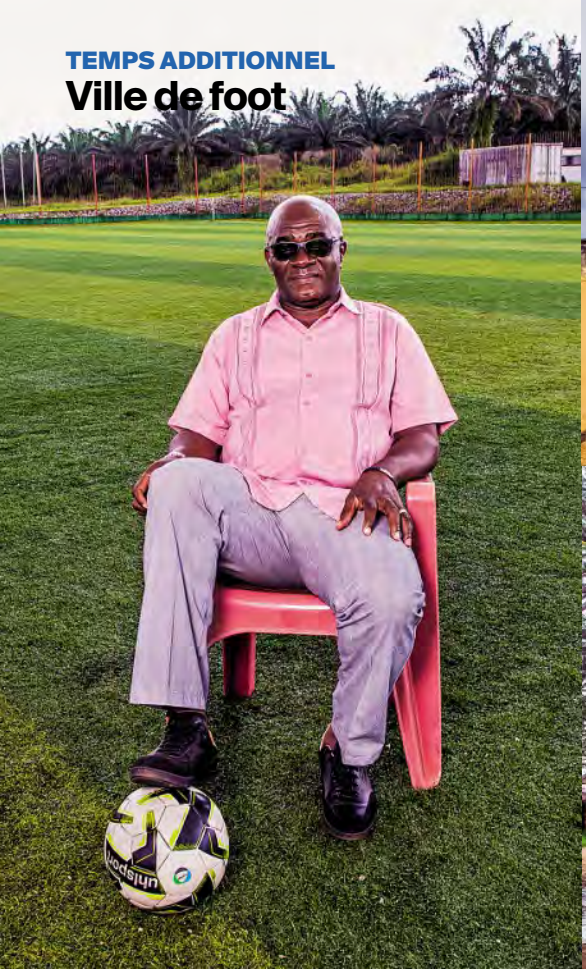
commercial. "Les gens se demandent ce que j'apporte. Je ne peux pas croire que ce soit lié au fait d'être un Ivoirien né en France car j'étais apprécié en sélection. Mais disons qu'il faut leur prouver peut-être davantage." Reste que depuis un peu plus d'une décennie, l'heure est à la politique de réconciliation. Une humeur quasi palpable et qui caractérise aujourd'hui Abidjan.

Un matin, en route pour un énième rendez-vous, je quitte notre hôtel situé sur Le Plateau, commune principalement dédiée aux affaires et à l'administration. Dans le taxi, j'ai les yeux rivés sur le changement de paysage assez brutal quand la route longe le quartier de Williamsville, ses habitations de fortune à perte de vue qui en font quasiment un bidonville à vous serrer le cœur. Et, tout d'un coup, le chauffeur monte en pression pendant plusieurs bonnes minutes à l'évocation de l'ambiance très pacifiée ressentie depuis mon arrivée. "On ne veut plus de ces conneries-là, assène notre conducteur. C'est simple, le premier qui veut à nouveau faire la guerre, on le dégage loin d'ici." Nous approchons d'Abobo, commune d'un peu plus d'un million d'âmes, la plus densément peuplée d'Abidjan, et haut lieu des affrontements de la crise post-électorale entre le "commando invisible" pro-Ouattara et l'armée loyaliste en faveur de Gbagbo. Abobo, réputée pour sa grande pauvreté et son extrême dangerosité, surnommée "Abobo-la-guerre" en référence au tube *Gbaka* interprété par Daouda le Sentimental en 1976, et d'où sortent un très grand nombre de joueurs ivoiriens (Gervinho, Marc-André Zoro, Arouna Koné, Serey Dié, Lacina Traoré, Seydou Doumbia...). C'est là, en bordure d'une route en bon état qu'Amza Gamal a ouvert depuis vingt ans l'académie Olympique Sport d'Abobo (OSA).

Abobo, vivier de talents et Guy Roux local

Le lieu ? Une école élémentaire avec laquelle Amza a un accord. "Ils me prêtent les installations le week-end et les vacances scolaires, et moi je m'assure que tous les enfants que j'accueille aillent bien à l'école les autres jours car, parfois, ils désertent pour aller traîner dans les rues et on sait comment cela tourne en général." Sur ce terrain bosselé à souhait, très sableux, "terrain nu" comme on dit ici, les jeunes de différentes catégories s'entraînent sans relâche sous un cagnard à vous fatiguer sans même bouger le moindre orteil. "J'ai la plus grande exigence vis-à-vis des plus grands *(les plus de 15 ans)*, ils n'ont pas le droit de sortir le soir, de boire de l'alcool ou de fréquenter les filles, et comme tout le monde me connaît à Abobo, je finis toujours par être informé si l'un d'eux sort du cadre", reprend Amza, tel un Guy Roux local. C'est à ce moment précis que débarque Baky Koné, 42 ans aujourd'hui, pour le plus grand bonheur des gamins, honorés de voir un grand nom du football ivoirien. Casquette vissée sur la tête, polo •••

Ville de foot



Le colonel Mamadou Koné (ci-dessus) ne fait aucun mystère de ses intentions : pérenniser et développer Volcan, son académie. Et cela passe inéluctablement par le départ d'une pépite pour l'Europe.

••• clair ajusté, le champion de France 2010 avec Marseille vient à notre rencontre en ancien voisin d'Abobo," mais c'est ici que je jouais", précise-t-il en souriant. Et l'ancienne pousse de l'Académie de Jean-Marc Guillou de se plonger dans ses souvenirs. "C'est lors d'un maracana *(nom des tournois de rue joués sur des petits terrains avec des mini-buts)* que j'ai été repéré. On n'avait rien pour jouer, même pas de chaussures. Tu trouves les conditions un peu précaires ici, à OSA ? Mais c'est le grand luxe par rapport à ce qu'on a connu."

Depuis son départ en 2021 de l'ASEC, où il était revenu en tant que directeur sportif, Baky Koné jongle entre ses business et un rôle de conseiller auprès de différents joueurs qui le sollicitent. Et projette d'ouvrir sa propre académie. "Ce sera en dehors d'Abidjan car les coûts y sont trop élevés. Mais j'ai déjà acheté un immense domaine et je travaille à le mettre aux normes pour y développer bientôt un projet foot mais aussi humain avec, par exemple, la culture de nos propres vivres pour sensibiliser aux circuits courts, à l'écosystème..."

Éboué sue sang et eau

Un ancien collègue de Baky Koné à l'Académie des Mimosas et chez les Éléphants ne va pas aussi loin dans sa vision de ce que doit être une académie. Mais sue sang et eau pour booster la sienne. Située près de la ligne de chemin de fer, "Abobo derrière rails" comme tout le monde dit, la

ON MANGE QUOI ? *Tendre poulet*

1. Poulet braisé
Plat emblématique de l'Afrique de l'Ouest et de la Côte d'Ivoire en particulier. Mariné avec des épices pendant plusieurs heures pour ensuite être cuit aux braises ou au barbecue. Lors des commandes, précisez "demi-poulet", sinon on a tôt fait de vous apporter le poulet entier.

2. Choukouya de mouton
Plat d'origine nigérienne officiellement adopté par la Côte d'Ivoire. La viande marinée dans une préparation épicée (oignons, ail, tomates, gingembre, piment frais, sel, poivre, huile, citron) est cuite à l'étouffée, en papillote, puis grillée sur un barbecue avec des rondelles d'oignon. Servie avec une poudre pimentée comme condiment.

3. Kedjenou de poulet
Ce ragoût de viande de brousse (biche, agouti) ou de poulet vient de l'Afrique de l'Ouest, plus particulièrement du centre de la Côte d'Ivoire *(photo).* La cuisson se fait sur feu de bois dans un récipient en terre cuite où le poulet est disposé sur des oignons et tomates concassées, avec une sauce au gingembre.

4. Alloco
Il s'agit de morceaux de banane plantain frits dans de l'huile de palme rouge ou d'arachide. Idéal pour mettre un peu de douceur à côté d'un plat un peu relevé. Mais peut se déguster seul aussi.

5. Jus de bissap
Boisson rafraîchissante au goût sucré et acidulé. La fleur de roselle, une espèce d'hibiscus, est infusée longuement, ce qui lui donne cette couleur rouge écarlate. Un breuvage d'autant plus prisé que l'hibiscus a des vertus diurétiques et possède des propriétés antiseptiques et antioxydantes. Bon et sain.

Stock Adobe

structure d'Emmanuel Éboué ressemble à celle de l'OSA. Et l'ancien latéral d'Arsenal (40 ans) met une intensité folle dans ses entraînements, et exige de même de la part de ses petits protégés de 16 et 17 ans. "C'est ce que j'ai appris en Premier League, c'est le football qui marche aujourd'hui, et surtout c'est ce que je suis", assène-t-il d'entrée. Une certaine dureté émane du finaliste de la C1 en 2006 avec les Gunners, éprouvé par la vie il y a quelques années (difficultés financières, dépression…) et gare à celui qui ne marche pas dans les clous. Comme ce pensionnaire qui, après avoir blessé un collègue sur un tacle, ne vient pas immédiatement voir Éboué qui l'appelle. Le jeune homme est renvoyé illico de la séance avec la promesse d'une explication musclée avec son coach le lendemain.

"Je peux être sévère car ils savent que je suis juste, reprend le double finaliste de la CAN 2006 et 2012. C'est le contrat passé avec les familles. Elles savent qui est Éboué Emmanuel *(sic)*. Le contrat est clair : à l'académie tout est mis en place pour le travail, aux familles de bien prendre le relais à la maison pour que l'encadrement soit permanent. Je voulais juste entraîner. Mais alors que j'étais coach dans la structure d'Olivier Kapo, nous avons eu un différend et on s'est séparés. Mais ça me manquait car j'avais l'impression d'être utile aux jeunes. J'ai donc lancé mon projet. Maintenant, je gère beaucoup de choses : je les soigne, je les conduis quand ils ont un rendez-vous. Je les considère comme mes enfants." Soutenu par la Société Ivoirienne de Construction du Métro d'Abidjan (SICMA), Éboué, tout comme son "voisin" Amza Gamal, met un point d'honneur à ne pas demander un centime aux familles, une dérive d'autres académies, et espère qu'en cas de départ d'un joueur en Europe, l'indemnité de formation permettra de pérenniser le projet et d'ouvrir son internat.

Le colonel et le Volcan

L'internat, l'Académie Volcan Juniors, située à Bonoua dans le "grand Abidjan", en dispose déjà d'un et projette d'en construire un nouveau, cette fois en bordure du lieu d'entraînement flambant neuf. Comment expliquer de tels moyens ? Tout simplement par la présence aux manettes de Mamadou Koné, président de deux clubs de L1 ivoirienne (si, si) dont la Société Omnisport de l'Armée (SOA) en raison de son grade de colonel. Lors de notre visite en sa compagnie, la scène est assez surréaliste : les jeunes en demi-cercle se présentent chacun en faisant un pas pour décliner leur nom et d'où ils viennent, sous les ordres de Freddy Smet, un formateur belge, le tout sous l'œil impassible du colonel Mamadou Koné. À Volcan, le but est d'envoyer les joueurs en Europe pour gagner de l'argent et permettre au projet de se développer. Et un coach de nous souffler discrètement : "On sent qu'il faut vite réussir ce premier transfert en Europe, vu les sommes investies. •••

La passion pour le football local n'a pas totalement quitté Abidjan. Elle est perceptible dans le Mur jaune des supporters de l'ASEC mais aussi chez Emmanuel Éboué (en haut à droite) ou le formateur belge Freddy Smet (ci-dessus) qui n'ont de cesse de transmettre leur science.

Pascal Théault (ci-dessus), directeur de la formation de l'ASEC Mimosas, fait fructifier l'héritage de Jean-Marc Guillou dont l'ambition était de faire de ses pensionnaires des footballeurs doués mais également des hommes attachés à des valeurs. L'ancien formateur de Caen a le luxe d'avoir le temps.

••• En tant que formateur, j'ai réussi quand un joueur devient pro. Mais là, le curseur de réussite est lié au transfert en Europe. Il faut l'accepter."

Zico Pelé, petites académies et rêve européen

Ce rêve d'Europe parcourt tout le football d'Abidjan, avec ses quelque 400 académies recensées, un bon millier si l'on compte les structures un peu plus "improvisées", comme celle située à Treichville dirigée par Lamine Keita, un coach local sobrement surnommé Zico Pelé. "On fait ce qu'on peut pour sortir les gamins de la rue. J'étais un bon espoir mais une blessure m'a stoppé. Le foot, c'est ma vie. Donc, je me suis occupé des petits du coin. On joue contre les autres académies du quartier." Au nombre de seize, juste autour de ce petit terrain de fortune construit de leurs propres mains par Roger Boli et des amis. L'espoir de Zico Pelé et des éducateurs de ces petites structures ? Qu'une académie plus importante repère un de leurs petits. Pour se faire, ils se rendent régulièrement à des détections en mode speed dating : des oppositions de six minutes chrono pour se distinguer...

Une urgence en forme de désespoir, bien loin de la quête d'idéal du centre de l'ASEC Mimosas d'Abidjan, la référence historique absolue depuis le passage de Jean-Marc Guillou dans les années 1990-2000 et la révélation de la promotion des Zokora, Yaya et Kolo Touré, Baky Koné, Éboué, et autres Salomon Kalou, à Sol Béni, non loin de l'ambassade des États-Unis. Avec le divorce il y a vingt et un ans entre Guillou et l'ASEC, c'est Pascal Théault (67 ans), ancien formateur de Caen, qui a aujourd'hui repris le flambeau. "C'est une sorte de rêve pour un formateur, me confie-t-il dans son bureau décoré de photos des promos. On peut travailler sur la durée, sans contrainte liée à l'impératif de matches, contrairement à l'Europe. Par exemple, je vais faire deux semaines de spécifique « extérieur du pied ». Qui a un tel luxe ? On a le temps d'éveiller les jeunes à d'autres activités, sportives ou artistiques. C'est un travail de formateur, alors que dans d'autres systèmes, on est davantage entraîneur. Un entraîneur doit gagner des matches. Un formateur doit gagner le joueur." Si l'ASEC profite à plein de ce "luxe", d'autres grincent des dents et aimeraient développer les compétitions de jeunes pour booster le niveau.

Rencontré à la mi-temps du match de l'ASEC contre le WAC dans un salon privé du stade, le président de la Fédé ivoirienne, Yacine Idriss Diallo, me confirme sa nouvelle ambition. "Nous avons lancé un Championnat U20 pour les clubs de L1, bientôt suivi des U15. Pour les clubs qui n'ont pas encore de centre de formation, des conventions avec des académies seront possibles." Et Diallo de prolonger : "Il faut retrouver un engouement local. Pour l'heure, la passion se porte sur la sélection. Donc, on va progressivement permettre aux clubs hors Abidjan de jouer dans leur région pour favori-

ON SORT OÙ ? *Grosse ambiance*

1. *Havana Café*
Le combo idéal entre restauration et musique. Le lieu tout en bois exotique, un petit bar central et, plus loin, une scène où se produisent des groupes en fin de semaine, avec le dimanche des soirées congolaises très sonores. La carte oscille entre classiques locaux (poulet braisé généreux) et différents standards occidentaux (tapas très bons).

2. *Kallisté*
Restaurant avec deux salles et donc deux ambiances. Une première pour les grands raouts, plafonds hauts, mezzanine, grandes tablées. La seconde plus intimiste, plus classieuse aussi. Tenu par un patron corse dont le passé semble romanesque, le restaurant propose de la cuisine française en bonne et due forme.

3. *L'Alizée Club*
Grosse ambiance pour cet établissement toujours plein où les locaux côtoient les expats. Service soigné, musique de goût, et en plus possibilité de taper un billard pour faire connaissance. Sympa.

4. *Bushman Café*
Restaurant "arty" entre brocante et vraies pièces historiques dans la déco, le *Bushman* est un lieu singulier, un peu branchouille et intello avec une musique idoine. Un des lieux les plus insolites situé dans le quartier de la Riviera.

5. *Le Marly*
Hôtel club situé à Biétry, accessible en journée pour déjeuner, avec une carte de plats locaux excellents en bord d'eau. Possibilité de barboter dans la piscine. Avant d'enchaîner par un cocktail sur le toit. La dolce vita abidjanaise.

DR

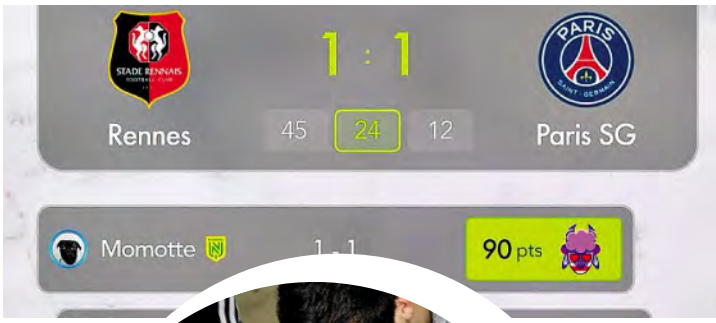
ser l'ancrage local et attirer les gens au stade." Et, peut-être, devant leur téléviseur.

Un peu d'OM à Abidjan

Car nombre d'Ivoiriens s'intéressent avant tout au foot européen, et particulièrement à la L1, comme cette association de supporters de l'OM d'Abidjan qui compte plus de 80 membres, et dont le QG les soirs de matches des Phocéens se trouve au *Ô feu de bois,* petit resto cosy au bout d'une impasse en pleine Zone 4C, quartier de la commune proprette de Marcory où il fait bon sortir soir et week-end. Rendez-vous est donné pour Marseille-Rennes (2-0, 3 décembre), avec cette joyeuse troupe qui envoie du "Balerdi, t'es cata" et autres "Harit, tu vas lâcher ta balle ?", le tout garni d'insultes que ne renieraient pas certains virages marseillais.

Et le leader de cette association, reconnue par le club, qui répond au doux nom de Baudelaire, d'asséner son message : "On n'est pas des groupies. On a l'OM dans le sang autant que ceux qui vivent à Marseille. Certains accepteraient un boulot très mal payé à Marseille juste pour pouvoir être encore plus proches de l'OM. "Mais pourquoi l'OM ? "Ç'a toujours été un club proche de l'Afrique, géographiquement ou sportivement, reprend Baudelaire. Et le lien avec la Côte d'Ivoire est évident avec Basile Boli, Didier Drogba, Baky Koné et tant d'autres." Comme un rappel de ce qu'Abidjan a apporté au football français. ⬢ **D. A**

Pas facile d'exister pour les clubs locaux, comme l'Africa Sports, quand nombre de fans prennent fait et cause pour des équipes européennes. À Abidjan, l'OM compte son club officiel de supporters, OM d'Abidjan, 80 membres, un dirigeant iconique, Baudelaire (en haut, à droite) et un QG le *Ô feu de bois.*



LA LIGUE MISE SUR LE PRONO

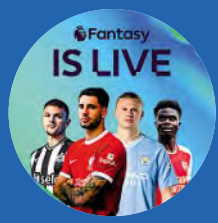
Surfant sur le succès de la dernière Coupe du monde, le jeu de fantasy *Mon Petit Prono* a débarqué en L1 et L2 mais aussi en Ligue des champions. Une ambition menée par la LFP, propriétaire de la société, afin de renforcer son divertissement numérique. Par Oscar Bertrand

Quatre millions de joueurs, devenus dingues d'un jeu de pronostics entre amis, ont été conquis par *Mon Petit Prono* (*MPP*) entre novembre et décembre 2022 lors de la Coupe du monde au Qatar. Son grand frère *Mon Petit Gazon* (*MPG*) propose depuis dix ans aux utilisateurs de s'affonter lors d'un match dont le résultat dépend des performances réelles des joueurs retenus par les parieurs. *MPP,* de son côté, a pris un tout nouveau virage en se développant au quotidien sur la L1 et la L2 et non plus seulement de manière éphémère pour les compétitions internationales. Après cinq mois, ils sont déjà plus de 400 000 à avoir utilisé l'application. La base de ce succès est un concept plutôt simple : une Ligue entre amis, collègues, membres de familles ou d'inconnus avec des scores à inscrire pour chaque match tous les week-ends et un classement à la clé, source de passion ou de tensions bien évidemment. "C'est un démarrage en fanfare, se réjouit Martin Jaglin, cofondateur de l'entreprise. On attend un demi-million de joueurs tout au long de la saison. On sait qu'on en réunira moins qu'au Mondial, mais on cherche à créer une fidélité entre nous et les dingues de foot ou les néophytes."

Une application si convoitée

L'extension du jeu et son développement trouvent aussi leur source dans un accord décisif obtenu avec la Ligue de football professionnel (LFP). "On avait envie d'apporter un service supplémentaire à nos fans, résume Mathieu Ficot, directeur général adjoint de la LFP, qui a surpris en rachetant la société mère *MPG* à l'automne 2022 grâce à un montage financier sur cinq ans. Avec les moyens dont on disposait via CVC Partners *(un fonds qui a investi 1,5 milliard d'euros pour acquérir 13 % de la filiale commerciale créée par la Ligue)*, j'ai dit à Martin Jaglin *(l'un des trois fondateurs de* MPG *avec Benjamin Fouquet et Grégory Rota)* : pourquoi ne pas travailler ensemble en rachetant les parts de *MPG* et l'intégrer à notre filiale commerciale, bien entendu en gardant la même ligne éditoriale."

Roberto Frankenberg/L'Équipe - DR



LA PREMIER LEAGUE, PIONNIÈRE DU FANTASY FOOTBALL

À l'inverse de la LFP, qui s'appuie sur les équipes de *MPG/MPP,* des instances comme la Premier League ou l'UEFA pour la Ligue des champions ont développé leur jeu de fantasy sur le même concept que *Mon Petit Gazon.* Le but : acheter des joueurs avec un budget limité et remporter des points dans un classement local ou mondial grâce aux performances de ces vrais joueurs durant le week-end. *Fantasy Premier League (FPL)* est le pionnier du genre. En 2002, la première version avait conquis 76 000 joueurs, selon le site officiel. Vingt-deux ans plus tard, *FPL* est devenu planétaire avec près de 11,5 millions d'utilisateurs fin 2023. Record historique. Le foot ne se consomme plus seulement à la télévision mais aussi sur les smartphones où chaque match revêt un enjeu en fonction des performances des vrais joueurs présents dans les équipes de fantasy. De quoi accroître la popularité d'un Championnat dont les droits télé sont les plus élevés (1,94 milliard d'euros par saison) et attirer un public de plus en plus jeune dans les stades et devant les télévisions grâce au *gaming*. ⬢ O. Be.

Malgré les nombreuses propositions de rachat des autres investisseurs potentiels, le trio à l'origine de *MPG-MPP* n'a pas hésité bien longtemps. "L'offre de la Ligue nous paraissait la meilleure", confirme Martin Jaglin.

Un écosystème de divertissement

Pour surfer sur le succès du Mondial et dynamiser désormais ce simple jeu de pronostics sur neuf mois, les développeurs ont introduit des petites nouveautés. "On avait lancé un grand questionnaire en ligne avec un total de 17 000 réponses pour savoir ce que les gens voulaient avoir, poursuit Jaglin. On a trouvé d'autres ressorts pour trouver de l'intérêt sur une saison. Pour tenir en haleine les gens, on s'est creusé les méninges. *(Rires.)* On ne va pas se reposer sur le même gameplay toute la saison. On va instaurer des challenges sur des courtes durées." Ainsi, en plus de la Ligue 1 et de la Ligue 2, l'équipe de *MPP* s'est lancée sur la Ligue des champions afin de prolonger le plaisir les mardis et mercredis soirs. "C'est très bien pensé. Le principe de cote comme pour les paris sportifs pimente vraiment le jeu et ça dynamise nos week-ends et nos semaines, expliquait, après 13 journées de L1", Fabien, alors leader de son groupe de pronostiqueurs en Ligue des champions et deuxième *(avec 42 bons pronostics dont 14 scores exacts)* de celui qu'il a créé en Championnat avec dix amis. Clément, l'un de ses collègues, confirmait en revanche les craintes de Martin Jaglin : "J'avoue que le fait que ça se passe toute la saison peut aussi m'empêcher de m'accrocher. J'ai un peu peur de lâcher au bout d'un moment, par oubli ou lassitude."

"Pour tenir en haleine les gens pendant neuf mois, on s'est creusé les méninges"

Martin Jaglin, cofondateur de *Mon Petit Prono*

Propriété de la filiale commerciale de la LFP, *MPP* entre ainsi dans le giron d'une toute nouvelle stratégie : fidéliser un public grâce au divertissement. Les quatre millions de joueurs pendant la Coupe du monde constituent une base précieuse, alors que la Ligue songeait un temps à créer son propre jeu de fantasy. "Cette base nous permet d'avoir un contact plus direct avec des amoureux de football qui suivent la L1, admet Mathieu Ficot. La dynamique qu'on veut mettre en place, c'est d'avoir un lien avec nos fans, engager nos communautés de supporters avec la L1. Tout ça, c'est pour créer un écosystème de divertissement autour de nos matches, pour que tous ceux qui aiment le foot ne se cantonnent pas seulement à suivre les rencontres du week-end." ⬢

Roberto Frankenberg/L'Équipe - DR

"J'INCARNAIS LES SUCCÈS DU BAYERN ET DE L'ALLEMAGNE"

Le 7 janvier, à 78 ans, un Kaiser, Franz Beckenbauer, est décédé. Par sa classe, le milieu reconverti libéro a marqué les années 1960 et 1970. Le Ballon d'Or 1972 et 1976 a tout gagné. En 2005, l'Allemand, également vainqueur de la Coupe du monde 1990 en tant qu'entraîneur, revenait sur son jeu, sa carrière et l'évolution du football. Par Patrick Urbini

Histoire. "Facchetti m'a inspiré"

"Dans quel cadre s'est déroulée votre enfance et comment avez-vous pris goût au football ?

J'ai grandi à Giesing, un quartier sud de Munich, dans les années de l'après-guerre. Mon père travaillait à la poste. Comme beaucoup de gamins, j'ai appris à jouer dans la rue. Dès qu'on rentrait de l'école et qu'on avait fini nos devoirs, on ne pensait plus qu'au foot. Tous les jours. On jouait parfois pieds nus avec des balles de tennis. La première victoire de l'Allemagne en Coupe du monde en 1954 et le retour au pays des « héros de Berne » m'avaient également beaucoup marqué…

Quel genre de formation avez-vous suivi par la suite ?

J'ai suivi les pas de mon frère aîné, Walter, et, comme lui, j'ai débuté au SC Munich 06, le club de mon quartier. J'étais alors supporter du Munich 1860 que j'allais voir jouer le dimanche au stade de Grünwald. Mais c'est pourtant au Bayem que je suis allé à 12 ans, comme mon frère. Je n'avais pas un physique spécialement robuste, je n'étais pas non plus très endurant, mais l'un de mes premiers entraîneurs, Rudi Weiss, m'a toujours convaincu que j'avais quelque chose en plus que les autres, techniquement mais aussi dans le leadership. Je suis ensuite passé par toutes les équipes de jeunes du Bayem, j'ai signé mon premier contrat pro en 1964, quand le Bayem était encore en Deuxième Division, et je suis devenu capitaine à 20 ans. J'ai donc eu très vite des responsabilités.

Quels joueurs vous ont influencé ?

Pelé a été le héros de ma jeunesse, et, même s'il était en fin de carrière, j'ai eu la chance de jouer avec lui une année, en 1977, au Cosmos de New York. Mais, dans mon jeu et dans mon rôle de libéro, je dirais que Giacinto Facchetti, l'arrière gauche de l'Inter Milan, m'a beaucoup inspiré. Des arrières qui montaient et venaient créer la supériorité numérique, ça •••

21 mai 1977, dans le vestiaire du stade Olympique de Munich, Franz Beckenbauer vient de disputer son dernier match sous le maillot du Bayern. Une aventure débutée avec la signature de son premier contrat pro en 1964. Elle se poursuivra comme entraîneur puis dirigeant.

Récompensé d'un second Ballon d'Or en 1976, Franz Beckenbauer, de passage à Paris avant son 103e et dernier match avec la Mannschaft en février 1977 (ci-dessus), a marqué de son empreinte les années 1960 et 1970. Le jeune homme, croulant sous les lettres de fans (page de droite), a très tôt connu la popularité après sa brillante Coupe du monde 1966. Un succès qui ne s'est jamais démenti par la suite y compris lors de son passage au début des années 1980 à Hambourg, où il gagna son dernier titre comme joueur.

••• n'existait pas alors. En le voyant jouer ainsi, je me suis dit que je pouvais avoir un rôle beaucoup plus offensif et qui correspondait davantage à mes qualités naturelles. Souvenez-vous qu'avant d'être libéro, je jouais au milieu de terrain. Quand j'étais très jeune, je jouais même avant-centre et, lors de mon premier match en pro avec le Bayem en 1964, j'étais ailier gauche.

Quel restera le sommet de votre carrière ?
Sur un plan personnel ? 1974, indiscutablement. Cette année-là, j'ai tout gagné, à la fois comme joueur et comme capitaine : la Coupe du monde avec l'Allemagne, la Coupe des clubs champions et le Championnat avec le Bayern. On ne peut pas rêver mieux. C'est pourtant Johan Cruyff, qui a été élu Ballon d'Or. Terminer deuxième derrière un joueur comme lui, ça n'avait rien de honteux, mais je me souviens pourtant que j'avais ressenti alors une petite déception. J'avais gagné plus de choses qu'en 1972, lorsque j'ai remporté mon premier Ballon d'Or, j'étais au sommet avec mon club et la sélection nationale, mais bon... Sur le terrain, on peut maîtriser beaucoup de choses : dans un vote ou une élection, non."

"1974 restera indiscutablement le sommet de ma carrière, j'ai tout gagné"

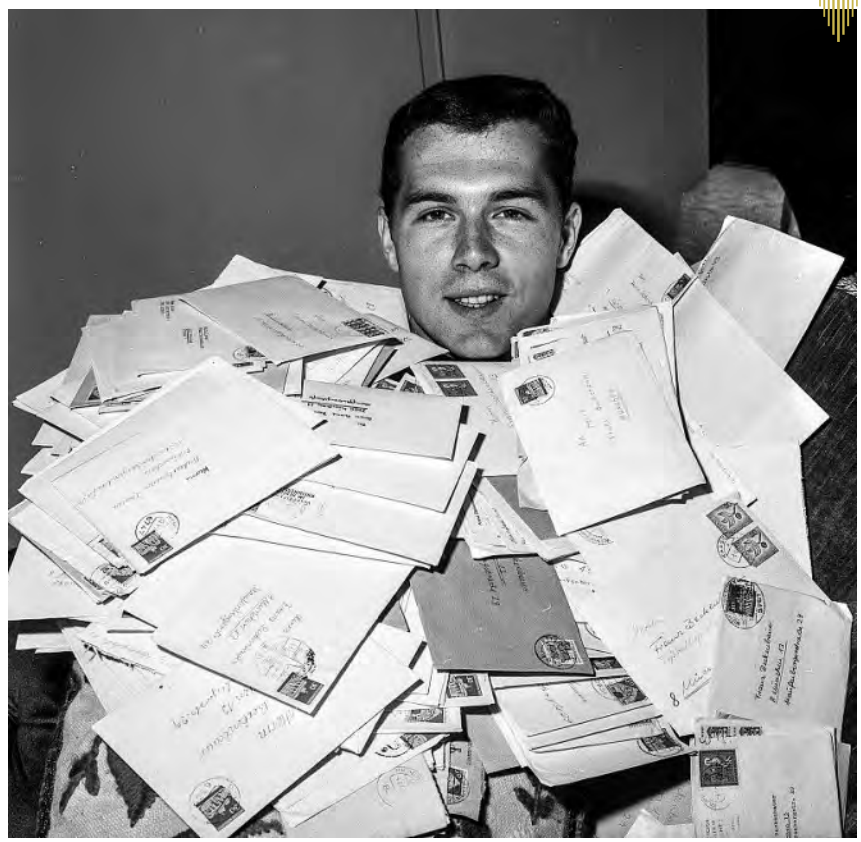
Ballon d'Or. "Les plus grands ? Di Stéfano et Cruyff"

"Quand et comment avez-vous entendu parler pour la première fois du Ballon d'Or ?
Je ne me souviens plus exactement. Mais j'étais encore adolescent. Di Stéfano, Suarez, Sivori, Yachine ..., c'est avec tous ces grands noms du football que j'ai grandi.

Ce trophée est-il devenu rapidement un objectif pour vous ?
La première fois que j'ai été cité, je crois, c'était en 1966, l'année où j'ai joué ma première finale de Coupe du monde *(en fait, Beckenbauer avait déjà obtenu une voix en 1965, celle du juré allemand, Hans Blickensdorfer).* J'ai terminé troisième cette fois-là et, ensuite, j'ai été régulièrement classé chaque année dans les cinq premiers. Sans le gagner... Mais, à mon époque, il y avait une vingtaine de grands joueurs capables de le gagner. C'était plus difficile que maintenant. Aujourd'hui, qui mérite vraiment un tel honneur ? Ronaldinho et quatre ou cinq autres, tout au plus.

Parlez-nous de l'année 1972, celle, justement, où vous avez remporté votre premier trophée.
Avec la sélection, ce fut le début d'un nouveau cycle, et à une exception près – le remplacement de Netzer par Overath – l'équipe qui remporta la Coupe d'Europe des nations fut championne du monde, deux ans plus tard. Je me souviens notamment de notre victoire à Wembley 3-1 en quarts. C'était la première fois que l'Allemagne battait l'Angleterre chez elle ! On n'était pas favoris et la presse allemande avait même écrit : « N'allez pas là-bas, vous n'avez aucune chance, vous allez vous faire massacrer. » Avec le Bayern, qui allait aligner trois titres de champion, ce fut aussi le début d'une nouvelle ère. L'équipe était jeune, brillante, et elle devait bientôt dominer aussi la Coupe des champions et la gagner trois fois de suite.

Et 1976 ?
C'était la fin de ce cycle. L'année d'après, d'ailleurs, j'ai mis un terme à ma carrière internationale et je suis parti jouer à New



York. J'avoue que j'ai été un peu surpris d'être élu cette fois-là. Avec l'Allemagne, on avait perdu la finale de la Coupe d'Europe aux tirs au but. Et avec le Bayem, je ne me souviens même plus combien on avait fini *(troisièmes en 1975-1976).* En fait, le vrai temps fort de 1976, ce fut notre troisième victoire en Coupe des champions, contre Saint-Étienne. Et encore... On avait eu beaucoup de chance ce jour-là, comme l'année d'avant contre Leeds. Saint-Étienne avait tiré deux fois sur la barre et nous, nous nous en étions sortis sur un coup franc plutôt heureux. Mais, en foot, sans la chance, on ne gagne rien.

Vous souvenez-vous où vous avez reçu vos deux Ballons d'Or ?

"Je n'étais peut-être pas aussi populaire que Müller ou Uwe Seeler"

Les deux fois, c'était au stade Olympique de Munich. Chez moi, devant mon public, avant un match de Championnat. J'en ai, à chaque fois, éprouvé beaucoup de fierté. En ce temps-là, c'était la seule récompense individuelle qu'un joueur pouvait remporter au niveau international, et cela revêtait peut-être une importance encore plus grande. L'argent et les médias n'avaient pas encore bouleversé l'environnement du foot ni changé les mentalités. Nous, on était d'abord des joueurs de foot.

Où sont ces deux récompenses ?

Dans une vitrine, sur des étagères, chez moi à Kitzbühel, dans la ferme que j'ai achetée il y a quelques années. D'un côté, il y a les trophées que j'ai gagnés avec le Bayern et la sélection. De l'autre, les récompenses individuelles. Elles comptent aussi.

Avez-vous encore en tête les noms de vos plus dangereux adversaires ?

En 1972, c'était très serré avec Gerd Müller et Günter Netzer. Müller était très populaire, il avait marqué cette année-là un nombre de buts incroyable, mais il avait déjà gagné le Ballon d'Or deux ans plus tôt. Netzer, lui, avait été élu joueur de l'année par la presse allemande, mais il jouait à Mönchengladbach. Je n'étais peut-être pas aussi populaire que Müller, ou avant lui Uwe Seeler, je n'avais peut-être pas été aussi brillant que Netzer, mais j'étais considéré comme un joueur de classe mondiale et respecté comme capitaine. Sans doute aussi, j'incarnais bien, d'une certaine manière, les succès du Bayern et de l'équipe d'Allemagne à cette période.

Parmi les lauréats, quels sont ceux qui vous ont le plus impressionné ?

Di Stéfano, parce que son jeu était révolutionnaire et qu'il a été le premier joueur complet, le premier à pouvoir occuper tous les postes dans un match, devant, au milieu ou derrière. Dans la génération qui a suivi, Cruyff demeure au-dessus des autres. Ensuite, je dirais Zidane. C'est un génie, qui danse avec le ballon. Platini était sans doute plus efficace, plus meneur de jeu et plus buteur, mais Zidane est plus élégant sur un terrain, plus beau à voir jouer.

Le Ballon d'Or des Ballons d'Or, ce serait qui selon vous ?

Di Stéfano ou Cruyff. Ils restent les plus grands. •••

L'Équipe - Horstmueller/Imago/Panoramic

Franz Beckenbauer
Né le 11 septembre 1945, à Munich (ALL). Décédé le 7 janvier 2024, à Munich, à 78 ans. Milieu, défenseur. International allemand (103 sélections, 14 buts entre 1965 et 1977).

Parcours de joueur
Bayern (1959-1977), Cosmos de New York (1977-1980 et mai-novembre 1983), Hambourg (1980-1982).

Parcours d'entraîneur
République Fédérale d'Allemagne (1984-1990) ; Marseille (septembre-décembre 1990) ; Bayern Munich (décembre 1993-juin 1994, puis avril-juin 1996).

Palmarès de joueur
Coupe du monde 1974 ; Coupe d'Europe des nations 1972 ; Coupe intercontinentale 1976 ; Coupe d'Europe des clubs champions 1974, 1975 et 1976 ; Coupe des Coupes 1967 ; Championnat de RFA 1969, 1972, 1973, 1974 et 1982 ; Championnat des États-Unis 1977, 1978 et 1980 ; Coupe de RFA 1966, 1967, 1969 et 1971 ; Ballon d'Or 1972, 1976.

Palmarès d'entraîneur
Coupe du monde 1990 ; Coupe de l'UEFA 1996 ; Championnat d'Allemagne 1994 ; Championnat de France 1991.

L'Équipe

Balle au pied, Franz Beckenbauer a toujours été élégant et efficace. Avant-centre dans les équipes de jeunes, milieu de terrain au début de sa carrière professionnelle comme lors du Mondial 1966 contre l'Uruguay (ci-dessous), c'est en tant que libéro qu'il a connu ses plus grands triomphes : la Coupe du monde 1974 face aux Pays-Bas de Johan Cruyff (à droite) et trois Coupes d'Europe des clubs champions en 1974, 1975 et 1976 avec son Bayern.

••• Y a-t-il une absence que vous regrettez à ce palmarès ?
Comme je vous l'ai dit, il y avait une vingtaine de joueurs à mon époque susceptibles de le gagner. Beaucoup auraient pu le gagner. Facchetti, Bobby Moore ou Mazzola. Aujourd'hui, j'ajouterais Paolo Maldini.

Pourquoi, d'après vous, y a-t-il eu aussi peu de défenseurs ou de gardiens récompensés depuis cinquante ans ?
C'est la loi du genre. Il est beaucoup plus facile pour un attaquant ou un grand buteur de se mettre en évidence, parce qu'il fait souvent basculer le sort d'un match et, a fortiori, d'une finale. Combien de défenseurs ont gagné le Ballon d'Or ?

Deux. Vous et Matthias Sammer en 1996 *(depuis cet entretien, Fabio Cannavaro s'est imposé en 2006).*
Et encore, j'étais un défenseur qui attaquait beaucoup. Comme Sammer. Et un ancien milieu de terrain, comme lui."

Argent. "Aujourd'hui, les joueurs sont des pop stars"

"Le Ballon d'Or a-t-il eu une quelconque incidence sur votre « valeur marchande » ou bien aucune ?

"Une vingtaine de joueurs à mon époque auraient pu gagner le Ballon d'Or : Facchetti, Bobby Moore ou Mazzola"

Non. En 1972, j'étais déjà connu, j'avais un palmarès et j'étais le capitaine de l'équipe d'Allemagne. Avant de partir jouer aux États-Unis, j'avais toujours porté le maillot du Bayem.

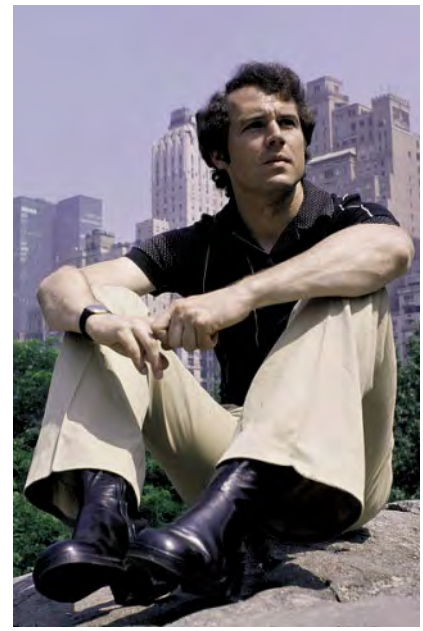
Regardez-vous les joueurs d'aujourd'hui avec envie ou indifférence ?
Ni l'une ni l'autre. Les temps ont changé et aujourd'hui, ce sont des pop stars. C'est la loi du marché qui veut ça. Regardez quelqu'un comme David Beckham : les jeunes l'aiment à la fois comme joueur, mais aussi pour ce qu'il représente en dehors du terrain, pour la façon dont il s'habille. Nous, on pensait, peut-être, davantage au football. Mais bon, ça ne sert à rien non plus de vouloir comparer les époques et les générations. C'est comme le jeu. Nous, on avait le temps de faire un contrôle ou une passe et il n'y avait pas de pressing, pour ainsi dire. Maintenant, les joueurs jouent constamment sous pression, et ce qui leur manque le plus, par rapport à nous, ce sont le temps et les espaces.

Étiez-vous bien payé à votre époque ?
J'ai toujours bien gagné ma vie. Lorsque j'ai signé mon premier contrat pro, je gagnais 160 marks par mois *(51 euros),* 400 avec les primes *(204 euros),* mais quand le Bayern est monté en Bundesliga en 1965, on pouvait se faire 2 500 marks par mois avec les primes *(1 278 euros).* À l'époque, cela représentait une somme..."

Jeu. "L'intelligence de jeu, vous l'avez ou vous ne l'avez pas"

"Dans quelle organisation jouaient les équipes auxquelles vous apparteniez les deux années de vos Ballons d'Or ?
Avec le Bayern, on jouait plus ou moins en 4-4-2. En tout cas, à quatre derrière, avec du marquage individuel et un libéro. Mais le plus souvent, je jouais souvent devant Schwarzenbeck, qui ne faisait que du marquage, car je participais beaucoup au jeu. Avec l'équipe d'Allemagne, à partir du moment où celle-ci s'appuyait sur six joueurs du Bayern en 1972 et en 1974, c'était grosso modo la même chose. •••

Sven Simon/Imago/Panoramic - Werek/Imago/Panoramic -André Lecoq/L'Équipe



En 1977, Franz Beckenbauer, comme beaucoup d'autres stars de l'époque (George Best, Carlos Alberto, Johan Cruyff, Gordon Banks, Eusebio, Giorgio Chinaglia, Gerd Müller...) décide de tenter l'aventure américaine en North American Soccer League (NASL) sous les couleurs du Cosmos de New York. Il y retrouve Pelé, le héros de sa jeunesse. "Même s'il était en fin de carrière, j'ai eu la chance de jouer avec lui une année."

••• **D'une façon générale, comment étaient organisées la plupart des équipes à votre époque ?**
En 4-4-2 ou en 4-3-3. En Allemagne, presque toutes les équipes faisaient du marquage individuel derrière. Cela a d'ailleurs été très longtemps notre marque de fabrique et l'une de nos forces.

Y a-t-il eu une évolution tactique importante, voire une révolution, durant votre carrière ?
Je vous ai déjà parlé de Di Stéfano ou de Facchetti, qui avaient changé beaucoup de choses que ce soit dans la polyvalence des rôles ou dans le jeu du défenseur. Maintenant, la seule véritable révolution dans les années 1960-1970, ce fut l'Ajax et les Pays-Bas. Lors de la Coupe du monde 1974, les Hollandais eurent d'ailleurs, de loin, la meilleure équipe du tournoi et la plus impressionnante collectivement. Jusqu'à la finale... Je peux donc comprendre que beaucoup de gens souhaitaient leur victoire.

Et depuis un demi-siècle, quelle a été la réforme ou l'évolution tactique la plus importante ?
La grande majorité des équipes jouent aujourd'hui avec une défense de zone à quatre. Mais jouer à quatre, par exemple, ça n'a franchement rien d'une nouveauté ! Les Anglais jouent comme ça depuis une éternité et les Brésiliens depuis cent ans. N'importe comment, ce sont toujours la qualité et les caractéristiques des joueurs qui compteront et, donc, qui dicteront la façon de jouer et l'organisation tactique. L'intelligence de jeu ou l'intuition, vous l'avez ou vous ne l'avez pas. Maintenant, côté réformes, je pense que la nouvelle règle concernant la passe en retrait volontaire au gardien de but et la présence de plusieurs ballons tout autour du terrain ont permis d'accélérer le rythme du jeu et de diminuer les temps morts. Je pense également que les joueurs sont mieux protégés aujourd'hui. Le jeu est peut-être plus rapide, mais il est moins brutal qu'autrefois."

"La seule révolution dans les années 1960-1970, ce fut l'Ajax et les Pays-Bas"

Message. "Je ne suis pas favorable à l'utilisation de la vidéo..."

"S'il y avait des règles de jeu ou d'arbitrage à modifier, ce seraient lesquelles ?
Il y en a une sur laquelle il faut se pencher de toute urgence, c'est cette histoire de hors-jeu passif ou actif. Plus personne n'y comprend rien. On l'a bien vu lors de la dernière Coupe des Confédérations en Allemagne, où cette nouvelle interprétation de la loi a été testée pour la première fois. Je n'ai pas été convaincu par ces nouvelles dispositions et il faut clarifier cela rapidement. En ce qui concerne la vidéo, je ne suis pas favorable à son utilisation dans le football. Le jeu est fait avant tout d'émotions, de discussions et d'erreurs – erreurs des joueurs, erreurs d'arbitrage – et il ne faut surtout pas lui enlever ça. On a essayé, par exemple, de reconstituer le troisième but anglais de la finale de la Coupe du monde 1966 avec un ordinateur, l'ombre du ballon, la position du soleil et je ne sais quoi encore *(le ballon frappé par Geoff Hurst avait frappé la barre et rebondi sur la ligne de but).* Malgré tout, quarante ans après, personne n'a la certitude que la balle avait franchi ou pas la ligne... Alors, restons simples." ⬢ P. U.

Roger Krieger/L'Équipe

Nom Badri
Prénom Mostafa
Âge 75 ans
Pays Maroc

Média *Almountakhab*
Club Préféré Tous les clubs marocains et Marseille

Nombre de participations au jury du Ballon d'Or 16
Son "score" (nombre de fois où il a donné le vainqueur final) 12/16

"ON M'A SCALPÉ SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX"

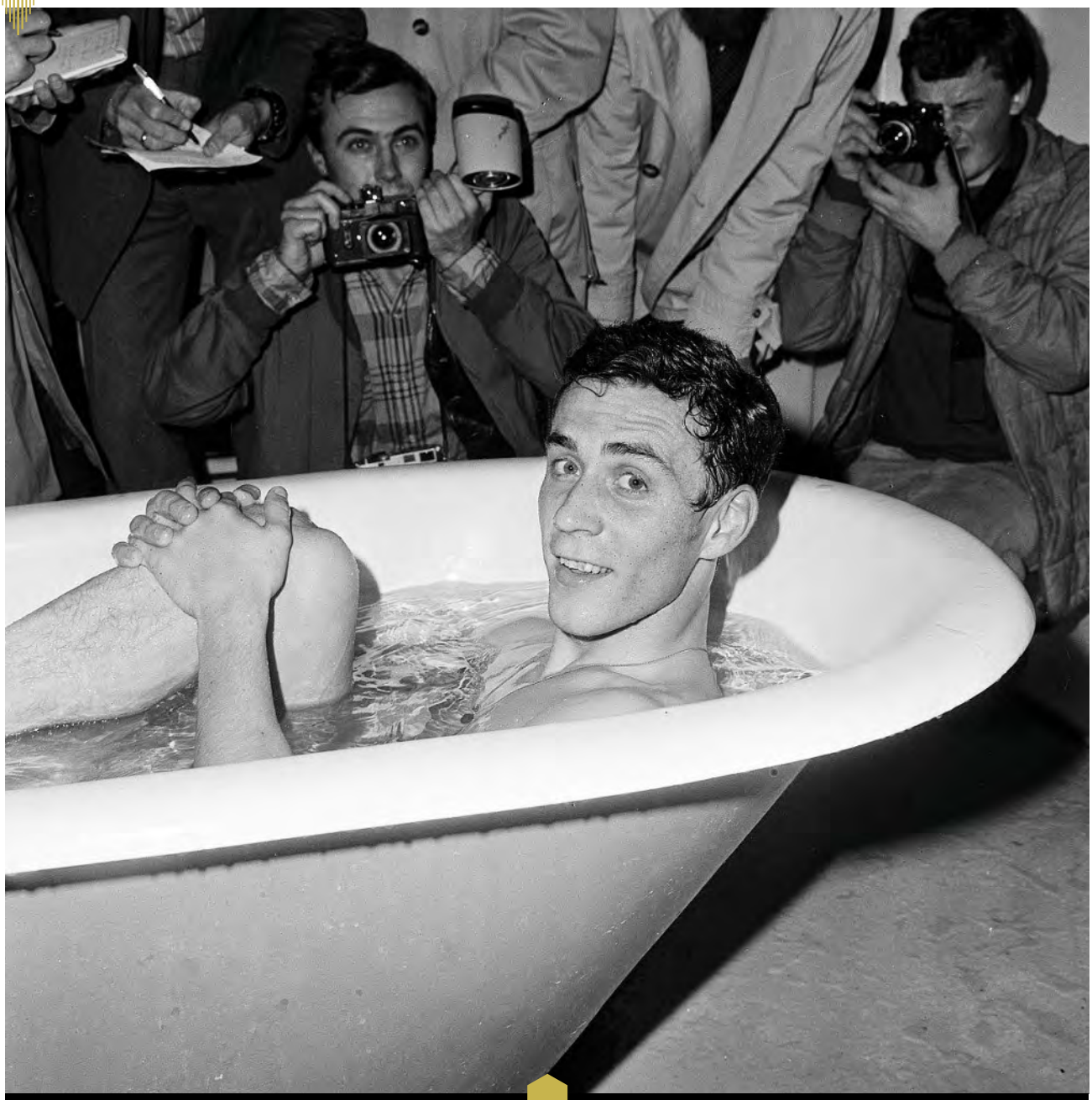
"On a lancé le premier numéro d'*Almountakhab* le 29 octobre 1986, en hebdo, puis bi-hebdo. Le timing était parfait, avec la ferveur du Mundial 1986 *(le Maroc était devenu la première sélection africaine à sortir des poules, devant l'Angleterre, la Pologne et le Portugal)* et l'organisation de la CAN 1988. En français, cela signifie «l'équipe» ou «la sélection» et c'est devenu la Bible du football, ici. Pour le vote du Ballon d'Or, je procède de façon collégiale, les journalistes de la rédaction donnent leur classement et on totalise les points.

Malgré tout, il est difficile de satisfaire nos 35 millions d'entraîneurs. Comme disait Henri Michel, «à la plage tout le monde sait nager et se prend pour un maître-nageur». Après le dernier scrutin on m'a scalpé sur les réseaux sociaux car je n'avais pas voté en premier pour Bounou *(il était quatrième, derrière Messi, De Bruyne et Mbappé, devant Haaland)*. On m'a accusé d'arrivisme, de manque de patriotisme. Ça a été ma fête pendant plusieurs jours. Ça s'est asséché mais on ne peut pas répondre à la vindicte populaire. J'appelle cela les réseaux seaux : quand vous avez des seaux vides, ils font beaucoup de bruit. Ici, le foot est une religion. Quand la sélection gagne, c'est la ruée vers les journaux. Un succès des Lions, ça bat tout, même les médailles d'or olympiques d'Hicham El Guerrouj. Pour la Coupe du monde femmes 2023 *(le Maroc a atteint les huitièmes)*, ce fut une petite folie. Et lors du Mondial 2022 *(demies après avoir éliminé l'Espagne et le Portugal)*, sous la direction de Walid Regragui, que j'ai connu joueur, une grande folie ! Il y avait le couvre-feu dans les rues.

"Le meilleur Marocain de l'histoire ? Nourredine Naybet"

La meilleure équipe du Maroc, à mon sens, c'était en 1994. Avec Abdellah Blinda à sa tête, elle pratiquait un jeu moderne, technique, même si elle n'a pas eu de chance au Mondial. Henri Michel aussi *(1995-2000 et 2007-2008)* a révolutionné la sélection. Pour la prochaine CAN *(13 janvier-11 février en Côte d'Ivoire)*, j'ai appris que ça ne se passe jamais comme on le prévoit. Arbitrage, climat, public, il y a toujours des surprises… Si vous me demandez le meilleur Marocain de l'histoire, c'est une punition, ce sont tous des copains et il y a beaucoup de bons joueurs, dont les quatre Ballons d'Or africains *(Faras en 1975, Timoumi 1985, Zaki 1986 et M. Hadji 1998)*. Mais je dirais Nourredine Naybet *(défenseur passé par Nantes, le Sporting ou La Corogne)*. C'était pour moi le plus régulier, il a très bien représenté le Maroc *(recordman de capes, 115, de 1990 à 2006)*." **E. Bj.**

Illustration Laura Acquaviva/L'Équipe



LA BAIGNOIRE EST SA MAISON

Ce 15 octobre 1969, à Stockholm, contre la France, Ove Kindvall a obtenu un penalty et inscrit le second but (2-0). Découvert à Norrköping, dans un Championnat alors amateur, le Suédois avait rejoint les Pays-Bas dès 1967. Avec, à la clé, deux titres en 1969 et 1971 et une saison 1969-1970 faste avec le Feyenoord Rotterdam dans son stade De Kuip (la Baignoire). En plus de la qualification pour le Mundial 1970, l'attaquant gagnait la C1 avec le but décisif en finale contre le Celtic (2-1 a.p.) et la Coupe intercontinentale contre Estudiantes (2-2, 1-0). Des performances qui lui valurent une quatorzième place au Ballon d'Or 1970, moins bien cependant qu'en 1969 où il avait échoué au pied du podium.

L'ÉQUIPE

explore

exclusivité abonnés

à retrouver sur L'Équipe explore

▶ documentaire

L'âme frère

L'Équipe explore, inclus dans l'abonnement L'Équipe à partir de 7€99/mois

Disponible dans l'espace L'Équipe explore du site et de l'application

L'ÉQUIPE

Offre Découverte à partir de 7,99€/mois avec un engagement de 12 mois. Offre Essentiel à partir de 9,99€/mois avec un engagement de 12 mois. Offre Intégrale à partir de 13,99€/mois avec un engagement de 12 mois. Voir conditions complètes sur lequipe.fr

AMAZON VOUS LIVRE LE PASS LIGUE 1

prime

LIGUE 1
Uber Eats

230 MATCHS DONT LES DIX PLUS GRANDES AFFICHES

14 JAN

4 FEV

31 MARS

Abonnement supplémentaire, exclusivement pour les membres Amazon Prime.